

Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette

SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



Septembre
2001

Bureau de dépôt 4900 SPA

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77 b

4900 SPA

32e année

Septembre 2001

BULLETIN N°107

Sommaire

– Vernissage de l'exposition d'été	Dr A. Henrard M.C. Schils	99
– Décès de Mr Marcel Lousberg	M.Th. Ramaekers	101
– Les grenadiers en fonte à la fin du XVIIIe siècle au fourneau de Juslenville	J.Ch. Hubert	102
– Fagne Maron au temps passé (suite)	A. Andries	119
– La 3 ^e édition des Amusemens des Eaux de Spa (fin)	P. Bertholet	136

Éditeur responsable: Mr René NYS, Avenue Dr Pierre Gaspar, 43 – 4900 Spa – Tél.: 087/77.32.70

Tirage trimestriel du bulletin: 500 exemplaires

Avec le soutien de la Communauté Française (Ministère de la Culture et des Affaires Sociales).

Avec l'appui financier de la Ville de Spa et de son Centre Culturel.

GESTION DES MUSEES

L'ASBL "Histoire et Archéologie Spadoises" assure la gestion du Musée de la Ville d'Eaux et du Musée Spadois du Cheval au profit de la Ville de Spa.

Adresse des deux musées: Avenue Reine Astrid, 77B à 4900 Spa – Tél: 087/77.44.86

Heures d'ouverture: En avant-saison (16 mars au 30 juin) et en arrière-saison (1^{er} octobre au 31 décembre): *UNIQUEMENT LES W-E* de 13h30 à 17h30.

En saison (1^{er} juillet au 30 septembre) *TOUS LES JOURS* de 14h30 à 17h30.

ANCIENS BULLETINS

Tous les bulletins édités à ce jour (n° 1 à 100) restent disponibles et peuvent être acquis auprès de l'ASBL au prix de 125 frs pièce (frais de port compris lors des envois trimestriels).

TABLE DES BULLETINS PARUS

Un répertoire (52 pages) des articles parus dans le bulletin de l'ASBL (n° 1 à 100 couvrant la période 1974 à 1999) est disponible au prix de 200 frs (plus 50 frs pour frais d'envoi). Il est également possible de l'obtenir au comptoir d'entrée du Musée (200 frs).

COTISATION ANNUELLE

La cotisation annuelle de membre de l'ASBL "Histoire et Archéologie Spadoises" reste maintenue au montant de 500 frs. Cette cotisation donne droit à l'abonnement du bulletin de l'association (quatre numéros trimestriels). Elle permet aux abonnés d'avoir accès gratuitement au Musée de la Ville d'Eaux (Bois et Jolités de Spa – Eaux de Spa) ainsi qu'au Musée Spadois du Cheval. Cette gratuité d'accès à ces musées est également accordée aux membres de la famille de l'abonné(e) vivant obligatoirement sous le même toit.

Compte bancaire de l'ASBL: 348-0109099-38 de "Histoire et Archéologie Spadoises ASBL – 4900 SPA"

ILLUSTRATION DE LA COUVERTURE

Gérard-Antoine CREHAY: "Lisière de bois" 1877 (collection du Musée de la Ville d'Eaux – Spa)

Vernissage de l'exposition d'été

Les paysagistes du 19^e siècle à Spa

Excusés : Monsieur le Bourgmestre
 Monsieur le Professeur Jean-Patrick Duchesne
 Messieurs Delrée, Jehin, Mine, Nys

Après avoir géré pendant six ans le Musée de la Ville d'eaux sous forme de Commission Communale, notre groupement est devenu ASBL en 1971, il y a donc trente ans. Merci à nos Bourgmestres et à nos administrateurs communaux passés et présents de leur confiance et de leur soutien.

En ma qualité de Président d'Histoire et Archéologie spadoises je tiens à remercier Mme Marie-Thérèse Ramaekers qui soutint les activités de son époux notre ami Maurice Ramaekers jusqu'à son décès et qui, depuis quinze ans a repris – vous savez avec quel dévouement – les fonctions de notre Conservateur l'Architecte Ivan Dethier. Merci aussi à tous nos administrateurs, à Mme Laupies, notre trésorière, et à M. René Nys, notre secrétaire empêché par son état de santé de se joindre à nous. Nous adressons aussi une pensée à M. Roland Caro, décédé récemment et dont l'absence laisse un vide dans notre organisation.

La mise sur pied de l'actuelle exposition doit beaucoup à la part prise par MM. Patrick Charlier et José Boulanger que nous remercions très sincèrement pour l'aménagement des salles et l'accrochage des tableaux.

Nous avons été incités à mettre sur pied cette exposition qui débute aujourd'hui par un groupement liégeois ayant pour thème « Vers la Modernité. Le XIX^e siècle au Pays de Liège », groupement travaillant en partenariat avec l'Université de Liège. C'est Mme Marie-Christine Schils, licenciée en Histoire de l'art et Archéologie, adjointe depuis douze ans à notre Conservatrice qui a tissé des liens avec les promoteurs liégeois, qui a recherché des prêteurs pour compléter l'exposition et qui a collecté de multiples données sur les artistes moins connus afin de rédiger, pour le catalogue, la rubrique correspondant à chaque peintre. A cet égard, nous remercions également M. Jean Toussaint, Bibliothécaire en Chef honoraire, à l'érudition de qui nous devons deux articles : celui consacré à Turner et celui consacré à Courbet.

Pour terminer je soulignerai que cette manifestation sera visible du 17 juin au 30 décembre 2001, aux jours et heures prévus par notre règlement.

Je cède maintenant la parole à Mme Marie-Christine Schils qui a bien voulu accepter de nous présenter les activités des peintres paysagistes en notre bonne ville de Spa au cours du 19^e siècle, activités qui furent très importantes et très intéressantes, comme le démontre l'exposition qui nous rassemble ce samedi 16 juin 2001.

A. Henrard
Président

Puisque l'on m'a confié l'agréable mission de vous présenter notre exposition d'été, je vais m'efforcer de remplir ma tâche de manière claire et succincte.

Comme M. Le Président l'a déjà signalé, une importante manifestation culturelle intitulée « Vers la modernité. Le XIX^e siècle au Pays de Liège » se tiendra à l'automne prochain dans la région liégeoise et renouera avec la tradition des grandes expositions telle que « Le siècle des lumières. Notre exposition en est le premier événement.

Lorsque les organisateurs liégeois nous ont proposé de participer à cette manifestation, nous avons essayé de déterminer quel domaine de l'histoire spadoise illustrerait le mieux cette quête de la modernité, cette soif de progrès qui caractérise le siècle de la révolution industrielle.

Une rétrospective de l'évolution picturale s'est imposée d'emblée. En effet, l'éclosion au milieu du 19^e siècle d'une génération de peintres paysagistes est, à cet égard, un bon exemple. Cette « école spadoise du paysage », telle qu'on pourrait la définir en plagiant une expression consacrée, n'est pas une génération spontanée. Je ne m'attarderai pas sur les éléments historiques qui ont favorisé cette apparition, j'en évoquerai seulement l'élément-clé, le véritable catalyseur, à savoir la création de l'Ecole de Dessin et de Peinture.

C'est le bourgmestre Thomas-François Hayemal qui fonde, en 1843, cette institution destinée à former des artisans de qualité, capables de lutter contre la médiocrité dans laquelle s'enfonçait l'industrie des jolités et d'éviter ainsi sa décadence complète.

C'est ici qu'apparaît une figure tout à fait originale, celle d'Edouard Delvaux, paysagiste bruxellois, qui accepte de quitter la capitale, où il est pourtant promis à un bel avenir pour venir assurer la charge de professeur de Dessin. Il serait intéressant de découvrir un jour quelles motivations l'y ont poussé.

Le succès de l'Ecole de Dessin est immédiat et plusieurs dizaines d'élèves vont suivre l'enseignement d'Edouard Delvaux et profiter de ses conseils. Quittant la pénombre de l'atelier, Delvaux les emmène peindre « sur le motif » et les initie aux croquis « d'après nature ». Tant et si bien qu'une grande majorité d'entre eux délaisseront la décoration à la gouache pour se tourner vers la peinture de chevalet. Ainsi une seule génération aura suffi pour passer de la gouache à l'huile, de la copie quasi servile de carnets de modèles à la liberté d'inspiration bref pour passer du statut d'artisan à celui d'artiste.

Si l'exposition fait la part belle à cette génération de novateurs, elle évoque également les artistes qui ont œuvré avant la création de l'Ecole de Dessin ainsi que les lithographes et les maîtres qui ont eu une influence indéniable à Spa et ce, dès la fin du 18^e siècle.

La dernière partie de l'exposition est, quant à elle, consacrée aux peintres spadois de la troisième génération et aux artistes de passage à Spa au 19^e siècle. A ce propos, on savait déjà que William Turner s'était rendu expressément à Spa lors d'un voyage en Europe mais ce que vous apprendrez aujourd'hui, et c'est un scoop que l'on doit à Jean Toussaint, c'est que le célèbre Gustave Courbet est également venu chercher l'inspiration dans notre cité.

Il y a également une curiosité que vous devez absolument admirer aujourd'hui car demain il sera trop tard. Il s'agit d'une porte peinte par Henri Bronfort, elle nous est prêtée à l'occasion de ce vernissage par un collectionneur privé et demain cette porte retrouvera sa place et sa fonction. Ceci me donne l'occasion de remercier sincèrement les différents prêteurs qui ont accepté de nous confier une ou plusieurs œuvres pour cette exposition exceptionnellement longue.

D'autres découvertes vous attendent tout au long de l'exposition mais vous ne trouverez ni Jean-Mathieu Nisen, ni Alexandre Debrus. S'ils sont absents ainsi que d'autres artistes de renom c'est parce qu'ils se sont consacrés principalement à des genres différents comme la peinture de fleurs ou le portrait. C'est d'ailleurs à ce titre que figure le tableau d'Antoine Fontaine qui clôturera l'exposition. Cette œuvre est en quelque sorte une imposante photo de famille : celle des artistes spadois contemporains du peintre Fontaine.

J'espère sincèrement que cette exposition vous fera passer un agréable moment en compagnie de tous ces hommes, il n'y a hélas aucune femme mise à part l'énigmatique Elisa L., ces hommes qui ont essayé avec plus ou moins de bonheur, de restituer l'émotion que leur procurait la contemplation des paysages qui nous entourent encore aujourd'hui. J'espère surtout que leur exemple nous incitera tous, citoyens et responsables politiques, à respecter l'intégrité et la qualité de ces paysages et des promenades qui les sillonnent.

L'annonce du décès de M. Marcel Lousberg, le 13 juillet 2001, a été ressentie comme une perte irréparable. Tabletier et tourneur talentueux, Marcel Lousberg s'est consacré, sa vie durant, à la fabrication de jolités, conscient de perpétuer un savoir-faire en péril.

Le Musée de la Ville d'eaux possède plusieurs œuvres de cet artiste, réalisées conjointement avec son épouse Louise qui s'était spécialisée dans les décorations florales. Leurs talents étaient unanimement appréciés et c'est un de leurs coffrets qui fut offert au roi Baudouin et à la reine Fabiola lors de leur visite officielle, à Spa, en 1964.

Les collections du musée comprennent également un album de photos montrant les deux artistes à l'œuvre (voir illustration) ainsi que plusieurs de leurs réalisations.

Avant son décès, Marcel Lousberg avait exprimé le désir de léguer au musée une aquarelle réalisée par son épouse et encadrée par ses soins. Touchée par cette délicate attention, la Conservatrice remercie Mme Grisard qui s'est chargée de cette mission.



Coll. Musée de la Ville d'eaux

Les Grenadiers en fonte manufacturés à la fin du XVIII^e siècle au fourneau de Juslenville

Introduction

Depuis le dernier quart du XVIII^e siècle, plusieurs châteaux sont décorés de sculptures qui ne manquent pas encore aujourd'hui d'interpeller le visiteur curieux. Destinés à l'agrément des jardins, des bosquets, des façades ou des portiques, ces ornements sont des bas-reliefs en fonte, manufacturés en série durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, dans le haut fourneau de Jean-Philippe de Limbourg à Juslenville.

Malgré leur épaisseur qui n'excède jamais dix centimètres (fig. 1 et 2), ces oeuvres en trompe l'œil donnent, dans un environnement adéquat, l'illusion de la ronde-bosse. Ces pièces représentent des *Grenadiers* portant un uniforme autrichien daté précisément de 1748¹ (fig. 3 et 4). Le sculpteur reste aujourd'hui anonyme.

Dans le cadre de mes recherches, j'ai inventorié quarante-trois exemplaires conservés dans la demeure de Jean-Philippe de Limbourg et à l'Institut Saint-Roch à Theux, à la ferme de José à Battice, aux châteaux de la Motte par Waudry à Saive, de Bempt à Moresnet, de Fanson à Xhoris, de Provedroux, de Fernelmont, de Péralta et de Vroenhof à Houthem (Pays-Bas). Des *Grenadiers* figurent aussi parmi les collections du Musée de la Vie wallonne, et du Musée de la Métallurgie à Liège, du Musée de la Ville d'Eau et du Musée du Cheval à Spa².

Les *Grenadiers* du Musée spadois décoraient jadis la propriété du comte Van der Burch à Barisart. En 1953, Adrien Van der Burch fit don de ces œuvres à la Commission du Musée de Spa. G.E Jacob, secrétaire de cette dernière, décida de placer ces *Grenadiers* au Waux-Hall de Spa. L'uniforme se compose des couleurs orange pour l'habit et la culotte, blanche pour les guêtres, brune pour la veste, rouge pour le collet, les revers, les parements et les retroussis et jaune pour tous les boutons.

¹ Cette contribution fait suite à notre mémoire présenté à l'Université de Liège pour l'obtention du grade de licencié en Histoire de l'Art et Archéologie ; HUBERT Jean-Christophe, *Les figures en fonte manufacturées durant la seconde moitié du XVIII^e siècle aux fourneaux des Vennes, de Juslenville et de Yves-Gomezée*, mémoire inédit, année académique 1998-1999. Cette thématique est actuellement prolongée par la réalisation d'une thèse de doctorat sur la décoration des jardins anciens.

² HUBERT Jean-Christophe, op. cit., catalogue n°146 et 161 ; BARZIN G., *Soldats de fer de mon pays. Depuis plus d'un siècle ils veillent*, dans *Le Jour*, 24 février 1953, p. 6 ; BARZIN G., *Quels sont ces soldats de fonte ?*, dans *Touring Club de Belgique*, n° 1, mars 1953, p. 65-66 ; CARO-HARION Monique, *Petite histoire spadoise. Les grenadiers de Barisart*, dans *Réalités*, n° 140, février 1995, p. 12-13 ; CARO-HARION Monique, *A propos des grenadiers de Barisart*, dans *Réalités*, n° 141, mars 1995, p. 22-24 ; CARO-HARION Monique, *Les grenadiers de Barisart. Epilogue*, dans *Réalités*, n° 143, mai 1995, p. 6-7 ; EVRARD René, *Les silhouettes en fonte coulées au fourneau de Juslenville*, dans *Les Vennes*, janvier 1955, p. 4-6 ; FREYENS R., *Les kaiserliks de Petaheid*, dans *Temps jadis*, n° 37, novembre 1991, p. 12-14 ; LAFAGNE Pierre, *Spa ancien*, Spa, 1934.

Une légende discutable

Les *Grenadiers* ont toujours été affublés d'une vieille légende, relatée notamment par Pierre Lafagne et qui fait remonter l'origine des *Grenadiers* à une obscure plaisanterie organisée par le Prince d'Orange en 1829³. Louis Pironet⁴ a établi brièvement leur véritable datation et identifié le fourneau de Jean-Philippe de Limbourg à Juslenville.

Dans le cadre de cet historique, nous estimons qu'il est pertinent d'évoquer ce récit dont le but a été d'élucider l'origine de ces curieux soldats. Cette ancienne histoire s'est vue par la suite largement répandue dans les revues locales. Voici ce que nous relate Pierre Lafagne en 1934 dans son ouvrage intitulé *Spa ancien*⁵ : « Tout le monde sait qu'en 1829 nous étions bel et bien hollandais, sujets du roi de Hollande, Guillaume d'Orange-Nassau lequel vint cette année-là, faire visite à la Perle des Ardennes. Il était accompagné du Prince d'Orange, héritier présomptif du trône et espoir de la race. Ce prince était jeune et, ma foi, assez enclin à jouer son petit Prince de Galles, à oublier de temps à autre le Protocole royal et l'ennuyeuse réserve y afférente. Il le fit bien voir !

Liège avait alors à sa tête, comme gouverneur militaire, un général très amoureux de panache et excessivement sensible aux marques extérieures du respect légitimement dû à un personnage aussi considérable. Ce général, figurez-vous cela, était très mécontent car depuis tout un temps c'était en vain qu'il réclamait une garde d'honneur. Il était injuste, n'est-ce pas, qu'en 1829 un général investi de la haute mission de défendre une place comme celle de Liège n'eut pas encore sa garde spéciale.

Aussi ne se fit-il pas faute d'en référer au Roi lors de son voyage dans nos contrées. Il lui adressa une requête dont le Prince d'Orange eut sans doute connaissance puisque l'héritier du trône décida aussitôt de donner satisfaction à ce brave militaire. Il fit part à ses amis du projet qu'il venait de former et tous se déclarèrent partisans enthousiastes de la garde d'honneur. Son altesse ordonna de fondre une dizaine de soldats en fonte qu'il fit ensuite peindre en imposants grenadiers de la garde impériale. Ainsi décorés, les soldats avaient véritablement belle allure et, placés les uns à côté des autres, ils durent faire impression fameuse.

Profitant de la nuit, le Prince d'Orange et ses amis se glissèrent ainsi que des escarpes, vers le palais du Gouverneur et installèrent la dizaine de grenadiers devant l'entrée de la demeure du chef. Celui-ci dut ressentir un petit frisson d'orgueil le lendemain matin quand il aperçut les silhouettes nouvelles ; peut-être pensa-t-il : Enfin j'ai ma garde !

³ LAFAGNE Pierre, *op. cit.*, p. 58-59.

⁴ PIRONET Louis, *Toujours au sujet des grenadiers de Barisart*, dans *Réalités*, n° 142, avril 1995, p. 9.

⁵ LAFAGNE Pierre, *op. cit.*, p. 58-59.



L'envers non-colorié, même pas dégrossi, des soldats fit choir toutes ses illusions. On peut supposer que cet incident dut faire la joie des badauds. Ce qui est sûr, c'est que la plaisanterie ne fut pas du goût du général, lequel commença par rouler des yeux furibonds, éclata ensuite de colère puis se calma et fit un rapport énergique à Sa Majesté.

L'enquête dut bien se rendre à cette évidence que le délinquant était le propre fils du Roi. Celui-ci ne voulut point manquer à la discipline : il fit mettre le Prince aux arrêts ».

Réalisation technique

La fabrication de ces ornements est particulièrement rudimentaire⁶. Les fondeurs utilisent la technique du moulage à découvert⁷, initialement employée pour produire des plaques de foyers, et qui consiste à imprimer dans du sable ameubli et légèrement humecté, un modèle en bas-relief⁸. Le sable est non desséché et contient une part non négligeable d'argile. La silice est nécessaire au mélange pour ses qualités réfractaires et pour empêcher la vitrification du sable au contact de la fonte en fusion. D'abord tassé au rouleau, le sable est généralement recouvert d'une couche de poussière de charbon dans le but de réduire l'adhérence du modèle⁹. Ce dernier est régulièrement sculpté en chêne, en raison de sa résistance. Les dimensions parfois très importantes de certains ornements exigent un agencement de plusieurs planches de bois, à l'aide de colle, de tenons et de mortaises. Les conditions climatiques et l'utilisation trop fréquente des modèles peuvent cependant altérer ces fixations¹⁰. Sur les œuvres achevées, il n'est dès lors pas rare de remarquer une trace de fissure due à l'écartement des diverses planches.

Lorsque le creuset du haut fourneau est rempli de fonte en fusion, les ouvriers procèdent à la coulée. Cette dernière s'effectue de deux manières : par dérivation ou à la poche. Le résultat final étant parfaitement identique, il est impossible de déterminer quel procédé a été utilisé prioritairement dans les fourneaux de Jean-Philippe de Limbourg.

⁶ A mettre en parallèle avec la production des plaques de foyers.

⁷ WILLEM Léon, *Fontes ornementales en Wallonie au service du chauffage domestique*, Liège, s.d., p. 5-6.

⁸ Concernant la composition du sable de moulage, nous renvoyons aux études suivantes : GRAMME Félix, *Sables de fonderie. Etude industrielle*, dans *Revue de fonderie*, n° 57, septembre 1924, p. 885-893 ; HANLEY Henry-B., *Composition du sable de moulage*, dans *Revue de fonderie*, n° 42, juin 1923, p. 689-693 ; LAMOUREUX Ivan, *Préparation des sables. Voie sèche. - voie humide*, dans *Revue de fonderie*, n° 5, mai 1920, p. 83-86 ; LAMOUREUX Ivan, *La préparation des sables*, dans *Revue de fonderie*, n° 41, mai 1923, p. 665-669 ; LAMOUREUX Ivan, *La fonte et le sable du moule*, dans *Revue de fonderie*, n° 50, février 1924, p. 761-762.

⁹ LEBOUTTE René, *La grosse forge wallonne XV^e - XVIII^e siècles*, Liège, 1984, p. 27 ; HANLEY Henry-B., *op. cit.*, p. 689-693.

¹⁰ EWALT W.-C., *La colle employée dans la fabrication des modèles*, dans *Revue de fonderie*, n° 65, mai 1925, p. 1029-1034.

Pour le moulage par dérivation¹¹, le modèle est directement imprimé dans le sable du plancher de coulée. Les ouvriers tracent un canal réunissant le creuset et l'extrémité du moule. La fonte s'écoule du fourneau et remplit rapidement le sillon puis le moule¹². Quand l'ornement est durci, on procède soigneusement à son démoulage.

La technique à la poche¹³ est une variante de la coulée par dérivation. Le modèle n'est plus imprimé directement dans le plancher de coulée, mais dans un caisson de bois rempli de sable. Un fondeur maniant la poche puise de la fonte dans l'avant-creuset et déverse délicatement son contenu dans le moule¹⁴. Une fois la fonte solidifiée, il suffit de démonter le caisson de bois et d'en extraire l'ornement. Quand ce dernier est démoulé, le fondeur détache le sable qui peut y adhérer. La mise en couleur termine régulièrement l'exécution de ces oeuvres. En les recouvrant, elle les protège, les embellit et permet d'en camoufler les éventuels défauts d'exécution¹⁵.

Jean-Philippe de Limbourg

Le véritable auteur de ces grenadiers est le célèbre médecin Jean-Philippe de Limbourg¹⁶. Né à Theux en 1726, ce dernier fait ses humanités au Collège des Récollets de Verviers. Après de brillantes études de médecine à Leyde¹⁷ où il suit les leçons d'Albinus, van Royen et van Musschenbrook¹⁸, il est reçu docteur en médecine à l'âge de vingt ans¹⁹, le 16 septembre 1746. Dès l'année suivante, afin d'accroître ses connaissances, il se rend à Paris où il suit les dissertations de Jussieu et de Rouelle. A la suite de ce bref passage dans la capitale française, il s'établit définitivement dans sa ville natale en 1748²⁰.

¹¹ LEBOUTTE René, *op. cit.*, p. 42-43.

¹² LEBOUTTE René, *op. cit.*, p. 27.

¹³ LEBOUTTE René, *op. cit.*, p. 42-43.

¹⁴ Technique illustrée par Léonard DeFrance dans ses *Intérieurs de fonderies*.

¹⁵ Il faut cependant souligner que des altérations, des remises en état et des rafraîchissements picturaux caractérisent régulièrement l'état de surface de ces oeuvres, et ne permettent pas de déterminer précisément les procédés anciens.

¹⁶ FLORKIN Marcel, *Le docteur Jean-Philippe de Limbourg éclectique des éclectismes*, dans *Revue médicale de Liège*, t. VII, février 1952, p. 127.

¹⁷ KELECOM Jean, *Littérature médicale*, dans le catalogue de l'exposition *Le Siècle des Lumières dans la Principauté de Liège*, Liège, 1980, p. 100-103.

¹⁸ FLORKIN Marcel, *op. cit.*, p. 127 ; FLORKIN Marcel, *Epreuve set apothéose de Jean-Philippe de Limbourg*, dans *Revue médicale de Liège*, t. VIII, novembre 1953, p. 724-730.

¹⁹ *Dissertation inaugurale sur les eaux de Spa, soutenue à Leide le 7 Aout 1736 par Mr Philippe-Louis De Presseux. Traduite du latin, et augmentée d'une Préface contenant un Essay sur l'action Physique de ces Eaux sur le Corps humain*. Par Jean-Philippe de Limbourg, D. en M. Spa, chez Gerard Deleau, Apoticaire à l'Autruche, 1749 ; *Abrégé des vertus des eaux minérales de Spa, du régime et des moyens qu'il faut observer pour les boire avec succès*. Spa, chez Gérard Deleau, apothicaire ; de LIMBOURG Jean-Philippe, *Traité des Eaux minérales de Spa*, Leyde, Elie Luzac, 1754 ; de BECDELIEVRE Antoine-Gabriel, *Jean-Philippe de Limbourg*, dans *Biographie liégeoise*, Liège, t. II, 1836, p. 496-499 ; de LIMBOURG Philippe, *Les Privilèges des Franchimontois*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. XXI, 1888, p. 280-321 ; de LIMBOURG Philippe, *Lettres et mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution liégeoise*, Verviers, 1919 ; de LIMBOURG Philippe, *Etudiants franchimontois aux siècles passés*, dans *Miscellanea Gessleriana*, Anvers, 1948, p. 709-716 ; FLORKIN Marcel, *op. cit.*, février 1952, p. 127-137 ; FLORKIN Marcel, *op. cit.*, novembre 1953, p. 724-730.

²⁰ FAIRON Emile, *op. cit.*, p. 287-307 et 323-341.

Jean-Philippe de Limbourg réside chaque saison à Spa où il prodigue des conseils à d'innombrables célébrités. Il y prend la succession de Philippe-Louis de Presseux décédé en 1746²¹. Sur l'exemple de son parent, il vante les qualités des eaux thermales de Spa et leurs qualités naturelles de médication martiale²². En 1740, il publie une traduction française de la thèse de de Presseux sur les eaux de Spa et la fait précéder d'une *Préface contenant un Essay sur l'action Physique de ces eaux sur le Corps humains*²³. Auteur également des *Nouveaux amusements des eaux de Spa*, Jean-Philippe de Limbourg « y fait passer un exposé, à l'usage des curistes, de son amalgame de théories touchant le tonus des fibres, leur irritabilité, le flux des esprits animaux, la stagnation des humeurs et le pouvoir merveilleux que possédaient les eaux de Spa d'apporter un remède à tous les excès, même les plus opposés »²⁴.

Lors de son unique visite à Spa, l'empereur Joseph II confère au médecin le titre de chevalier du Saint-Empire²⁵. Membre de plusieurs sociétés scientifiques nationales et étrangères, Jean-Philippe de Limbourg apparaît dans la Principauté de Liège comme le seul médecin praticien bénéficiant d'une renommée européenne²⁶.

A la suite de la Révolution du 18 août 1789, qui éclate dans les principales villes de la Principauté de Liège, Jean-Philippe de Limbourg quitte Spa pour se rendre successivement à Hillesheim, Meyenne et Coblenche. Le 12 janvier 1791, les troupes autrichiennes rétablissent le prince-évêque de Liège et la famille de Limbourg décide de retourner à Theux. Mais, après l'entrée des troupes de Dumouriez²⁷ et de Jourdan²⁸, le médecin émigre une nouvelle fois et s'installe à Dorsten où il reprend ses activités. Il y reste près de dix ans.

Son exil en 1793 interrompt l'exploitation du fourneau de Juslenville. A la fonderie abandonnée succède une demeure particulière qui est successivement la propriété des Lejeune et des Rittweger-de Moor avant d'être livrée aux démolisseurs²⁹.

De retour à Theux en 1803, on le fait membre du Conseil d'Agriculture, des Arts et du Commerce du Département de l'Ourthe et membre honoraire de la Société libre des Sciences physiques et médicales de Liège. Il s'éteint dans sa maison de Theux le 1^{er} février 1811.

²¹ FLORKIN Marcel, *op. cit.*, février 1952, p. 127-137 ; FLORKIN Marcel, *op. cit.*, novembre 1953, p. 724-730.

²² Catalogue de l'exposition *Le Siècle des Lumières...*, 1980, n° 153.

²³ FLORKIN Marcel, *op. cit.*, février 1952, p. 128.

²⁴ KELECOM Jean, *op. cit.*, p. 101.

²⁵ de BECDELIEVRE Antoine-Gabriel, *op. cit.*, p. 496-499 ; de LIMBOURG Philippe, *op. cit.*, 1948, p. 709-716 ; FLORKIN Marcel, *op. cit.*, février 1952, p. 127-137 ; FLORKIN Marcel, *op. cit.*, novembre 1953, p. 724-730.

²⁶ KELECOM Jean, *op. cit.*, p. 101.

²⁷ Le 27 novembre 1792.

²⁸ Le 27 juillet 1794.

²⁹ DEN DOOVEN Pierre, *La métallurgie au pays de Franchimont. Juslenville, Stavelot*, 1983, p. 36-37.

Le fourneau de Juslenville

Dès le XVI^e siècle, le site de Juslenville est occupé par un haut fourneau appartenant aux familles Clercx, de Trixhe et Boniver³⁰. Le 5 février 1731, la veuve de Lambert de Trixhe adjuge l'établissement à Jean-Nicolas Dayeneux, avocat et échevin à la Cour de Justice de Theux³¹. Ce dernier le cède le 28 juin 1753 à Jean-Joseph de Fion³². En 1765, Jean-Philippe de Limbourg fait l'acquisition du fourneau³³ pour une somme de 17650 florins.

Ce docteur en médecine³⁴ s'est rendu célèbre grâce aux essais qu'il entreprend de 1768 à 1771 à Juslenville, pour trouver le procédé industriel qui rend la houille utilisable dans les hauts fourneaux et les affineries en la convertissant en coke.

Jean-Philippe de Limbourg et son frère Jean-Baptiste cherchent dès 1771 un moyen d'exploiter la fonte qu'ils ont maintes fois élaborée et qui convient idéalement pour le moulage³⁵. Dès ses premières tentatives en 1768, le médecin évoque dans son courrier les espoirs qu'il porte dans le moulage de la fonte au coke : « Il s'agit de trouver le moyen de rendre le fer qui provient de cette fonte moins brisant tant en pièces coulées qu'en barres après son raffinement. C'est à cela que je vais travailler. Je me tiens moralement sûr que cela réussira pour le moulage, mais je me flatte moins du succès pour le fer en barres, si ce n'est peut-être pour le fer tendre, ce qui, à la vérité, serait le plus essentiel pour notre pays »³⁶. En 1771, Jean-Philippe de Limbourg constate que « la fonte au charbon minéral peut à la rigueur donner de bons résultats pour le moulage, mais elle reste inapplicable pour les fers qui doivent subir l'affinage et pour cette dernière opération, le charbon de bois est encore loin d'être détrôné »³⁷.

A partir de 1771, le fourneau de Juslenville devient l'un des trois fourneaux de moulage du bassin sidérurgique liégeois³⁸. Sous la direction de Jean-Philippe de Limbourg, l'établissement manufacture d'innombrables pièces moulées. L'exil forcé des frères de Limbourg en 1793 entraîne cependant l'abandon définitif du fourneau.

³⁰ HANSOTTE Georges, *La métallurgie et le commerce international du fer dans les Pays-Bas autrichiens et la Principauté de Liège pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Histoire quantitative et développement de la Belgique*, t. II, vol. 3, Bruxelles, 1980, p. 383-384 ; EVRARD René, *op. cit.*, 1956, p. 15-26 ; EVRARD René, *op. cit.*, janvier 1963, p. 73 ; DEN DOOVEN Pierre, *op. cit.*, p. 26-37 ; *Gazette de Liège*, 14 et 16 mars, 29 août 1787 ; HANSOTTE Georges, p. 29-33.

³¹ Archives de l'Etat à Liège, *Justice de Theux*, registre 128, f^o 187. Cet acte est inséré dans celui de 1753.

³² Archives de l'Etat à Liège, *Justice de Theux*, registre 128, f^o 187.

³³ de LIMBOURG Philippe, *op. cit.*, 1888, p. 280.

³⁴ FAIRON Emile, *op. cit.*, p. 287-307 et 323-341.

³⁵ HUBERT Jean-Christophe, *Les figures en fonte coulées dans la seconde moitié du XVIII^e siècle en Belgique*, dans *Fontes*, n^o32, décembre 1998, p. 8.

³⁶ FAIRON Emile, *op. cit.*, p. 330.

³⁷ FAIRON Emile, *op. cit.*, p. 287-307 et 323-341.

³⁸ Avec les fonderies des Vennes et de Grivegnée.

Sur le territoire des Pays-Bas autrichiens et de la Principauté de Liège, il existe plusieurs usines spécialisées dans la fabrication d'œuvres en fonte. Dans le Luxembourg, on peut citer le fourneau de Manternach construit en 1759³⁹ et dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, celui de Sautour fondé vers 1780. Mais les trois principales fonderies sont établies dans le pays de Liège : les Venues, Grivegnée et Juslenville.

La richesse des archives nous permet de restituer fidèlement le rendement du fourneau de Juslenville⁴⁰ depuis son acquisition en 1765 par Jean-Philippe de Limbourg. Les registres révèlent que les frères de Limbourg coulent dès 1765 essentiellement des objets domestiques ou industriels, vendus ensuite au détail dans le magasin de l'usine. Les registres nous apprennent ainsi que le fourneau de Juslenville débite des étuves, boulets, poids d'horloge, châssis, grilles, chaudrons, tuyères, réchauds, plaques de foyer, grilles, barreaux, mortiers, bombes, chaudières, buses, roulettes, marmites à couvercle, pots de fleurs, équerres, casseroles, platines, spatats, gobelets, corps de pompe, bagues, fuseaux, chenets, bouchons, piliers, pièces de cylindre, gueules de fours, enclumes, pistons, canons, balcons, cloches, pieux, feux potagers, devantures de cheminées, réchauds, poêles divers, chenets, landiers, poteries, chaudrons, chaudières, fers à gaufres, mortiers, poids divers, marteaux à maka⁴¹ et tuyaux. On y fabrique également en 1776 de petits canons et leurs boulets de deux, trois ou quatre livres⁴².

Parallèlement à cette production essentiellement domestique, Jean-Philippe de Limbourg confectionne des bas-reliefs en fonte parmi lesquelles les *Grenadiers*⁴³. Le médecin spadois évoque dans son courrier ces œuvres qui « sont très belles, bien sculptées d'un côté, plates de l'autre [...] à savoir deux grenadiers, armés en sentinelles, de hauteur naturelle, un bonnet de grenadier sur la tête, un de droite et un de gauche. Il faudrait y appliquer une couche de céruse à l'huile ; les acheteurs y feraient peindre ensuite un uniforme ».

Historique

Dès 1775, le fourneau de Juslenville enrichit sa production de bas-reliefs en fonte qui sont techniquement identiques aux *Grenadiers*, et qui représentent les allégories du *Printemps*, de l'*Été*, de l'*Automne*, de l'*Hiver*, des *Putti*, des *Bustes « à l'antique »*, des vases et des aiguières. Ces bas-reliefs sont l'œuvre du sculpteur liégeois Guillaume Evrard et sont vendus pour la première fois au fourneau de Juslenville le 6 février 1775. Malheureusement, les archives lacunaires de Jean-Philippe de Limbourg ne

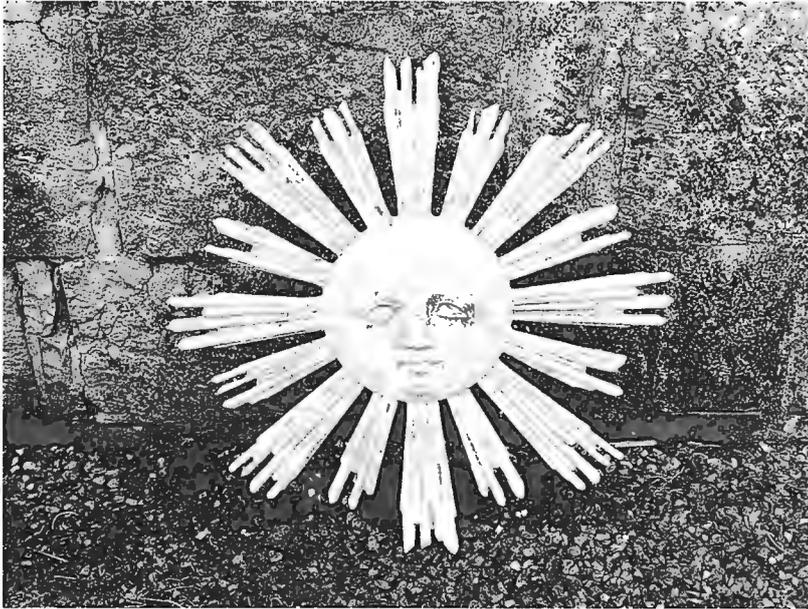
³⁹ HANSOTTE Georges, *op. cit.*, note 5, p. 73.

⁴⁰ Les documents les plus importants sont sans conteste les deux *Registres aux fers moulés*. Le premier registre commence le 9 octobre 1765 et se termine le 27 décembre 1772. Dans le second registre, les premiers produits sont vendus dès le mois janvier 1773 et les ventes prennent fin en 1793.

⁴¹ Inventaire dressé à partir des *Registres aux Fers moulés*, F 39.

⁴² Archives de Limbourg, *Registres aux Fers moulés*, F 39, 18 juin 1776. Ces armes étaient principalement destinées aux ports de France.

⁴³ Archives de Limbourg, *Lettres de Jean-Philippe de Limbourg*.



nous permettent pas d'avoir une vision complète. Sur base des registres qui ont été conservés, on peut attester l'existence et la vente de ces bas-reliefs seulement entre 1775 et 1783.

Jusqu'en 1783, on ne trouve aucune trace des *Grenadiers* au fourneau de Juslenville. On peut seulement constater une production semblable techniquement et stylistiquement. Au stade actuel des recherches, les *Grenadiers* sont mentionnés pour la première fois dans un courrier de Jean-Philippe de Limbourg datant du 6 mai 1789 et adressé à un correspondant allemand. Après avoir démontré à ce dernier qu'il est impossible, à cause des frais de transport, de vendre des fers forgés franchimontois en Allemagne, le maître de forge poursuit : « Mais nous croyons que vous pourriez faire en pièces de fer coulé pour ornements de jardins ; d'autant que notre nouveau fourneau va au mieux possible et que nous espérons faire de ces pièces avec une mine plus avantageuse qu'auparavant tellement que chaque grenadier qui n'a jamais été à moins de 4 louis vous sera livré, attendu que c'est pour le commerce, à 3 louis ; il pèse plus de 500 livres et d'autres figures à proportion ; elles sont très belles, bien sculptées d'un côté, plates de l'autre, à appliquer aux deux côtés d'une porte, d'une allée, d'un belvédère, d'un jardin ou ailleurs entre des haies, des bosquets, à l'entrée d'un berceau ; ce sont des belles pièces d'ornement des jardins : savoir deux grenadiers, armés en sentinelles, de hauteur naturelle, un bonnet de grenadier sur la tête, un de droite et un autre de gauche à 3 louis pièce. Pour les vendre et les étaler, il faudrait y appliquer une couche de céruse à l'huile ; les acheteurs y feraient peindre ensuite un uniforme ; la peinture outre la première couche blanche ne va qu'à 6 escalins ; ces pièces sont peu chères mais elles sont solides pour l'éternité. Les autres figures sont moins coûteuses, il y a deux figures de soleil (fig. 5), l'une de 3 pieds, l'autre de 4 pieds de diamètre, compris les rayons ; ces soleils dorés font très bien dans le lointain comme un brillant soleil, le petit pour 3 couronnes, le grand pour 1 louis ; les 4 saisons hautes (fig. 6) de 4 ½ à 5 pieds qui pèsent pour le plus environ 900 livres, les 4 pour 6 louis, il y a de jolis cupidons de 2 ½ à 3 pieds de haut en plus légers et moins coûteux à proportion ; il y a des vases et des aiguières plus petits encore sculptés également en très beaux bas-relief ou d'un côté (fig. 7) ; nous pouvons vous les fournir par pièce ou au poids à 25 escalins le cent pesant et vous pouvez choisir les pièces les plus légères ; nous croyons que ces pièces exposées à la vue, blanchies seulement, exciteront nombre d'amateurs, nous vous en proposons un essai ». A la lecture de ce courrier, on constate qu'il s'agit bien des *Grenadiers* dont deux exemplaires figurent dans les collections du Musée de la Ville d'Eau et du Musée du Cheval à Spa. Les registres conservés et la date de cette lettre nous permettent de situer le début de la production des *Grenadiers* entre 1783 et 1789.

Parallèlement, l'absence de registres ne nous permet malheureusement pas de déterminer quand prend fin cette production. Le 21 août 1800, Jean-Philippe de Limbourg, émigré à Dorsten en Westphalie, sur le point de rentrer à Theux, écrit à Ferdinand Schulz de Hambourg et cite parmi les produits de ces fourneaux des « figures moulées sculptées pour des ornemens de jardins, mais la sculpture en relief seulement d'un côté, ainsi pour metre plattes contre des haies ou des murailles, il y a ainsi deux figures de

grenadiers, de droite et de gauche, de hauteur de grands hommes ; des figures de soleil, l'un de 3 l'autre de 5 pieds de diamètre ; les 4 saisons en grand ou en bustes et d'autres plus petites figures d'homme ou de vases ; le tout en fer coulé. Ce serait inutile de vous en écrire le prix sans savoir s'ils seront fixer. On peut les envoyer jusqu'à Ostende, ou Boileduc, ou Rotterdam ou Amsterdam. »

Sur base de ce courrier, on peut seulement affirmer que les *Grenadiers* sont vendus à des dates beaucoup plus tardives que celles communément avancées pour la période d'activité du maître de forge. En l'absence d'autres mentions et registres, la question reste ouverte et rend encore hypothétique la production éventuelle en d'autres lieux que Jusleville.

Parallèlement aux *Grenadiers* anciens qui constituent le centre de cette publication, on peut signaler que trois fonderies ont, depuis le milieu de notre siècle, reproduit en fonte les *Grenadiers*. Dans la présente étude, il faut évoquer ces reproductions modernes.

Plusieurs sources prouvent l'existence de telles copies. Dans une lettre adressée à Philippe de Limbourg, le 15 décembre 1953, René Evrard écrit notamment : « Nos copies de vos silhouettes sont peintes dans les couleurs originales et prendront place cette semaine à la façade de notre musée, dont les deux kaiserliks garderont farouchement la porte »⁴⁴. Le secrétaire de la Compagnie Générale des Conduites d'Eau poursuit : « Mr. De Moffarts est venu enlever ses copies cette semaine pour les conduire chez son frère »⁴⁵. Il s'agit d'une allégorie de l'*Eté* et une aiguière appartenant aujourd'hui au baron Stanislas de Moffarts d'Houchenée et qui sont conservées dans son château de Masogne, près de Ciney. Un détail se doit d'être souligné : ce sont les figures theutoises de la collection de Limbourg qui ont servi de modèle à ces oeuvres. La reproduction moderne de figures est également attestée à l'ancienne fonderie Brialmont de Saint-Trond. L'examen des catalogues de ventes montre que cet établissement a occasionnellement débité des *Grenadiers* sous l'appellation *Soldats franchimontois*⁴⁶. Signalons enfin que la fonderie de Fernelmont reproduit encore aujourd'hui les figures jadis manufacturées à Jusleville. Dans ce cas, le fondeur n'utilise plus d'oeuvres de la seconde moitié du XVIII^e siècle comme modèles, mais des reproductions en fonte des figures appartenant à la collection de Limbourg. La technique est inchangée en comparaison de celle employée durant le XVIII^e siècle. Dans le sable du plancher de coulée, le fondeur imprime la copie en fonte de la figure ancienne et procède ensuite au remplissage du moule. Cependant, à la différence des copies exécutées par René Evrard en 1953, la figure éprouve, dans ce mode de fabrication, une étape et un retrait supplémentaires. Ce détail se révèle particulièrement crucial. Comme les fondeurs actuels ne disposent en effet plus des modèles d'origine, c'est la dimension des pièces et le calcul du retrait qui permettent de différencier les oeuvres anciennes et modernes.

⁴⁴ Archives de Limbourg, *Lettres de Philippe de Limbourg*.

⁴⁵ Archives de Limbourg, *Lettres de Philippe de Limbourg*.

⁴⁶ Les *Grenadiers* n'ont figuré qu'une seule année dans les catalogues de la fonderie. De plus, les témoignages d'anciens ouvriers nous ont appris que ces pièces n'ont connu aucun succès.

La question de l'uniforme

Les *Grenadiers* portent un uniforme autrichien daté précisément de 1748⁴⁷ et sont systématiquement polychromés. Jean-Philippe de Limbourg écrit dans son courrier qu'il « faudrait y appliquer une couche de céruse à l'huile. Les acheteurs y feraient peindre ensuite un uniforme »⁴⁸. Ces ornements reçoivent une préparation, la céruse, avant la couche picturale proprement dite. Ce procédé est régulièrement employé dans l'art des jardins. Augustin-Charles d'Aviler l'explique en ces termes : « Le Verd dont on se sert pour peindre les Treillages, les Portes, Grilles et Bancs de Jardins, se fait de verd de montagne qui s'emploie avec du blanc de céruse qui est la seconde couche (la première étant de blanc pur) »⁴⁹. Le choix et l'exécution de l'uniforme sont confiés au commanditaire.

Notons qu'en 1748, on différencie les régiments de grenadiers par la coloration du collet, des revers, des parements et des retroussis, composant l'uniforme. L'habit, la veste, la culotte, les guêtres, le ceinturon et le baudrier sont toujours de couleur blanche, quelle que soit la compagnie. Pour les régiments nationaux des anciens Pays-Bas autrichiens, le collet, les revers, les parements et les retroussis ont les couleurs suivantes : vert pour le régiment de Los Rios, bleu vif pour le régiment de Prié, rose pour le régiment de Claude de Ligne, bleu foncé pour le régiment d'Arberg. Tous les boutons sont jaunes, sauf dans le régiment de Prié où ils sont blancs⁵⁰. Les pigments fréquemment utilisés sont le carbone, la chaux, la sanguine, les ocres, le lapis-lazuli, l'indigo, la pourpre, le vermillon, le cinabre, la malachite et le bleu de Prusse.

Si les commanditaires de ces *Grenadiers* peuvent parfois manifester un souci d'exactitude, la coloration de leur uniforme est cependant régulièrement fantaisiste⁵¹. S'il est dès lors inutile de vouloir disserter longuement sur la question de la mise en couleur, il en va de même à propos de la volonté de certains auteurs de distinguer systématiquement un uniforme militaire précis.

Convention et traitement stylistiques

La tête de ces deux grenadiers, de profil, est surmontée d'un bonnet en peau d'ourson. Ils portent un habit, perçu de trois-quarts, à basques retroussées, avec revers, parements à trois boutons et poches en travers (fig. 8). La veste à deux rangs de boutons qui se ferme sur la poitrine est sculptée de face. La culotte et les guêtres descendent jusqu'aux genoux. Une jambe est sculptée de profil et l'autre de face⁵².

⁴⁷ Nous voulons ici insister sur l'aide apportée par Monsieur le Professeur Francis BALACE dans l'identification de cet uniforme autrichien. Nous lui exprimons toute notre gratitude.

⁴⁸ Archives de Limbourg, *Lettres de Jean-Philippe de Limbourg*.

⁴⁹ d'AVILER Augustin-Charles, *Cours d'Architecture qui comprend les ordres de Vignole, plusieurs nouveaux desseins et tout ce qui regarde l'Art de bâtir*, Paris, 1696, p. 229.

⁵⁰ PIRONET Louis, *op. cit.*, p. 9.

⁵¹ Jugement à partir des couleurs actuelles.

⁵² Il en va de même pour les pieds.

Le ceinturon portant le sabre, se fixe sur la veste. Chaque grenadier porte d'une main un fusil à canon long et pose l'autre main sur la cuisse.

Si l'on examine attentivement la composition, on constate aussi que le sculpteur choisit différents points de vue opposés pour permettre au spectateur d'identifier aisément les diverses composantes de l'uniforme et donc de déterminer le régiment. En 1748, on distingue effectivement les régiments de grenadiers par la coloration du collet, des revers, des parements et des retroussis. Afin de parfaitement distinguer ces derniers, le sculpteur a été contraint de multiplier les points de vue. Ce type de représentations conventionnelles est particulièrement fréquent dans l'histoire de l'uniforme militaire. Elles sont vraisemblablement véhiculées par l'intermédiaire d'estampes éditées lors des changements d'uniformes⁵³. A l'exemple des travaux de David Morier, le cas n'est pas unique. Originaire de Berne et membre de la Société des Artistes de Londres, ce peintre, spécialiste de batailles, exécute à la demande du Royaume d'Angleterre un vaste programme illustrant l'ensemble des régiments autrichiens en 1748⁵⁴. L'artiste adopte les mêmes conventions et une composition parfaitement similaire.

Une invention du sculpteur des princes-évêques de Liège

Un examen minutieux de la réalisation technique, de la conception formelle, de l'historique et des particularités stylistiques montrent que les *Grenadiers* dérivent directement d'une production semblable de bas-reliefs en fonte, manufacturés en série durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, aux hauts fourneaux des Vennes⁵⁵ et de Juslenville⁵⁶. Produits près d'un demi siècle avant les *Grenadiers*, il s'agit d'allégories du *Printemps*, de l'*Eté* (fig. 6), de l'*Automne*, de l'*Hiver*, des *Putti*, des *Bustes « à l'antique »* (fig. 7), des vases et des aiguères. Leur auteur est le célèbre sculpteur liégeois Guillaume Evrard.

⁵³ On a cependant gardé très peu de témoignages.

⁵⁴ THIEME U. et BECKER F., XXV, p. 152 ; BENEZIT E., VII, p. 542-543.

⁵⁵ Le site sidérurgique des Vennes, situé au coeur de la cité liégeoise dès le XVI^e siècle, est occupé par deux hauts fourneaux spécialisés dans la fonte de moulage. Voir à ce sujet HUBERT Jean-Christophe, *Les figures en fonte coulées dans la seconde moitié du XVIII^e siècle en Belgique*, dans *Fontes*, n° 32, décembre 1998, p. 4-21 ; EVRARD René, *Les tuyaux de Versailles et de Marly*, dans *Les Vennes*, août-septembre 1947, p. 7-8 ; EVRARD René et DESCY Armand, *Histoire de l'usine des Vennes*, Liège, 1948 ; EVRARD René, *Forges anciennes*, Liège, 1956 ; EVRARD René, *La fonderie ancienne dans l'Est de la Belgique et au Grand-Duché de Luxembourg*, dans *La fonderie belge*, t. XXXIII, février 1963, p. 69-70 ; EVRARD René, *La fonderie ancienne dans l'Est de la Belgique et au Grand-Duché de Luxembourg*, dans *La fonderie belge*, t. XXXIII, janvier 1963, p. 40-42 ; HANSOTTE Georges, *La métallurgie et le commerce international du fer dans les Pays-Bas autrichiens et la Principauté de Liège pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Histoire quantitative et développement de la Belgique*, t. II, vol. 3, Bruxelles, 1980, p. 147-168.

⁵⁶ Pour l'historique du fourneau de Juslenville, voir HANSOTTE Georges, *op. cit.*, p. 383-384 ; EVRARD René, EVRARD René, *La fonderie ancienne dans l'Est de la Belgique et au Grand-Duché de Luxembourg*, dans *La fonderie belge*, t. XXXIII, février 1963, p. 73 ; DEN DOOVEN Pierre, *La métallurgie au pays de Franchimont. Juslenville*, Stavelot, 1983, p. 26-37 ; *Gazette de Liège*, 14 et 16 mars, 29 août 1787 ; Archives de l'Etat à Liège, *Justice de Theux*, registre 128, f° 187 ; FAIRON Emile, *Les premiers essais de fabrication du coke en Belgique. Un inventeur wallon : Jean-Philippe de Limbourg*, dans *La Vie wallonne*, t. VI, 1926, p. 330.

Guillaume Evrard est né à Tilleur⁵⁷ en 1709, de l'union de Gilles Evrard et Jeanne Admet⁵⁸. En 1733, âgé de 24 ans, il est localisé dans le « Vinaire d'Isle »⁵⁹, vraisemblablement dans la maison du sculpteur Simon Cognouille, dont il est un des deux apprentis⁶⁰. Il poursuit son apprentissage à Rome⁶¹ où il suit l'enseignement de Jean-Baptiste Maini, disciple de Camillo Rusconi et Filippo Valle⁶². S'il y admire essentiellement les oeuvres des sculpteurs baroques italiens, Guillaume Evrard accorde également une attention particulière aux modèles de l'Antiquité classique et de la Renaissance italienne⁶³.

En 1744, chargé de l'exécution du mausolée de Georges-Louis de Berghes, il est de retour à Liège dans la paroisse de Saint-Martin-en-Ile⁶⁴ où, en 1745, il épouse Marguerite Dejasse. Vers 1756, l'artiste entame sa production d'ornements de jardins. Quatre ans plus tard, Guillaume Evrard et sa famille⁶⁵ quittent leur demeure « en Vinaire d'Ile » pour s'installer devant l'église Saint-Adalbert⁶⁶. Entre-temps, le sculpteur réalise ses plus célèbres oeuvres comme les *anges adoreurs* de la collégiale Saint-Martin⁶⁷, les statues de l'église Saint-Remacle à Spa⁶⁸ entre 1749 et 1751⁶⁹.

Il est aussi l'auteur des quatre *Evangélistes* de l'abbatiale de Saint-Hubert-en-Ardenne⁷⁰, des *saint Grégoire* et *saint Jean Népomucène* de la collégiale Saint-Denis⁷¹, ainsi que du *saint Sébastien* d'Awenne⁷².

⁵⁷ HELBIG Jules, *Histoire de la sculpture et des arts plastiques au pays de Liège*, mémoire de la Société libre d'Emulation, Liège, 1889, p. 299-305, p. 269.

⁵⁸ DEMARTEAU Joseph, *Guillaume Evrard, sculpteur de S.A. le prince-évêque de Velbrück (1709-1793)*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. XXI, Liège, 1888, p. 139 ; SERESSIA Charles, *Guillaume Evrard*, coll. Wallonie, Art et Histoire, n° 17, Gembloux, 1973, p. 11.

⁵⁹ Archives de l'Etat à Liège, *Cures. Saint-Martin en Ile*, 119. *Liste des paroissiens...*, 1733, f° 6 ; LHOIST-COLMAN Berthe, *Un état d'exposés du sculpteur Guillaume Evrard (1760)*, dans *Bulletin de la Société royale Le Vieux-Liège*, t. XI, 1987, p.287.

⁶⁰ Archives de l'Etat à Liège, *Etats*, 86, f° 126 ; LHOIST-COLMAN Berthe, 1987, p. 287.

⁶¹ On ne peut malheureusement déterminer avec précision la date de son départ. On considère souvent qu'il quitte Liège en 1736. Cependant, le contrat le liant avec Philippe-Guillaume de Grimont, baron de Trognée, mentionne la présence de Guillaume Evrard à Liège en 1740.

⁶² SERESSIA Charles, *op. cit.*, p. 12.

⁶³ DEMARTEAU Joseph, *op. cit.*, p. 6.

⁶⁴ Archives de l'Etat à Liège, *Registres paroissiaux. Liège*, 202.

⁶⁵ Il aura quatre enfants ; LHOIST-COLMAN Berthe, *op. cit.*, p. 288.

⁶⁶ Archives de l'Etat à Liège, *Etats*, 89, f° 5, n° 73.

⁶⁷ LHOIST-COLMAN Berthe, *op. cit.*, p. 147-148.

⁶⁸ SERESSIA Charles, *op. cit.*, p. 42-44, fig. 9 ; GOUDERS Agnès, *Répertoire photographique du mobilier des sanctuaires de Belgique, Province de Liège, Canton de Spa*, Bruxelles, 1976, p. 23.

⁶⁹ *Quatre siècles de vie paroissiale à Spa, 1574-1974*, Musée de la Villes d'Eaux, 1974, p. 17-18, 62.

⁷⁰ SERESSIA Charles, 1977, p. 29-38, fig. 4-5 ; AMAND DE MENDIETA Guy et GOUDERS Agnès, *Répertoire photographique du mobilier des sanctuaires de Belgique, Province du Luxembourg, Canton de Saint-Hubert*, Bruxelles, 1980, p.50.

⁷¹ SERESSIA Charles, *op. cit.*, p. 40-41, fig. 6 ; Catalogue de l'exposition *Le Siècle des Lumières...*, 1980, n° 566-567 ; BOLLY Jean-Jacques et SOUMERYN-SCHMIT Daniel, *Répertoire photographique du mobilier des sanctuaires de Belgique, Province de Liège, Canton de Liège*, II, Bruxelles, 1982, p. 26.

⁷² SERESSIA Charles, *op. cit.*, p. 33-35 ; DEMARTEAU J.E., *op. cit.*, p. 144-145 ; Catalogue de l'exposition *Le Siècle des Lumières...*, 1980, n° 563.

Particulièrement apprécié par le prince-évêque Jean-Théodore de Bavière qui intervient régulièrement en sa faveur dès 1746⁷³, Guillaume Evrard est nommé « statuaire de la Cour »⁷⁴ et réside au château de Seraing⁷⁵. Après l'exécution du mausolée de Jean-Théodore de Bavière en 1764, Guillaume Evrard poursuit son activité auprès de Charles-Nicolas d'Oultremont⁷⁶. Dès le début du règne du prince, le sculpteur figure dans la liste du personnel de la « Chambre de Son Altesse » avec le titre de concierge⁷⁷. En 1772, au décès de Charles-Nicolas d'Oultremont, il réalise son tombeau destiné au chœur de la cathédrale Saint-Lambert⁷⁸. François-Charles de Velbruck⁷⁹ maintient Guillaume Evrard dans sa charge à Seraing en le nommant « premier sculpteur et inspecteur de ses bâtiments »⁸⁰. Si, à la mort du prince, Guillaume Evrard est confirmé dans son office de concierge, avec l'avènement de Hoensbroek⁸¹, le sculpteur n'apparaît plus parmi les habitants du château des princes-évêques⁸². Suite aux troubles révolutionnaires, il semble s'être réfugié à Tilleur, où il décède le 10 juillet 1793, à l'âge de 83 ans.

Le milieu du XVIII^e siècle coïncide avec la première mention des bas-reliefs en fonte de Guillaume Evrard dans les sources anciennes, et plus précisément dans l'édition du 1^{er} mars 1756⁸³ du *Journal encyclopédique* de Liège⁸⁴ : « Il n'est point de métal qui résiste à l'art qui est bien dirigé. Le sieur Evrard, habile statuaire, nous en fournit la preuve. Il a trouvé le moyen de faire couler en fer des figures jusqu'à six pieds de hauteur, des bustes, des vases ornés de figures, des bas-reliefs qui réussissent tous au mieux. Ce ne sont point des masses d'une pesanteur extraordinaire : il a ménagé le volume de ses ouvrages, en leur donnant que deux pouces dans leur plus grande épaisseur : ils ont en même temps toutes les grâces d'un bon ciseau. Avec une couche de blanc, ils produisent l'effet de la plus belle matière, soit dans les jardins, les bosquets et les salles de verdure, soit dans les portiques, les vestibules, les galeries. L'artiste auquel le public est redevable de cette nouveauté, demeure dans cette ville de Liège, sur la place Saint-Paul ». Guillaume Evrard vend ses ornements de jardins à son propre domicile. Selon le registre de

⁷³ Archives de l'Etat à Liège, *Conseil privé*, 75, 17 mars 1746 ; LHOIST-COLMAN Berthe, *op. cit.*, p. 287.

⁷⁴ LHOIST-COLMAN Berthe, *op. cit.*, p. 287.

⁷⁵ En 1758, Demarteau cite la mention « Evrard au château » ; DEMARTEAU Joseph, *op. cit.*, p. 156-158.

⁷⁶ Il sculpte notamment un buste en marbre du nouveau prince-évêque. Conservé au château d'Oultremont à Xhos, s'agit-il de l'œuvre réalisée par Guillaume Evrard pour l'abbaye cistercienne du Val-Saint-Lambert ? Voir catalogue de l'exposition *Le Siècle des Lumières...*, 1980, p. 178.

⁷⁷ PURAYE Jean, *Histoire du château de Seraing de 1082 à 1817*, Liège, 1964, p. 59, 64, 81 ; SERESSIA Charles, *op. cit.*, p.16.

⁷⁸ Déplacé dans la chapelle castrale de Warnant.

⁷⁹ Hormis plusieurs portraits, signalons seulement que Guillaume Evrard réalise, à la demande du prince-évêque, les frontons ornant le château de Hex et de Seraing. Ce dernier est entièrement restauré en 1774.

⁸⁰ Archives de l'Etat à Liège, *Conseil privé, commissions*, 142, f^o 9 ; PONCELET E., 1935, p. 130-131.

⁸¹ Le 21 juillet 1784.

⁸² PURAYE Jean, *op. cit.*, p. 118-119.

⁸³ Le *Journal encyclopédique de Liège*, 1^{er} mars 1756, p. 119-120.

⁸⁴ VANELDEREN Francis, *Journaux et périodiques*, dans le catalogue de l'exposition *Le Siècle des Lumières dans la Principauté de Liège*, Liège, 1980, p. 108-110.

la Confrérie de Notre-Dame et du Saint Sacrement⁸⁵, érigée en l'église Saint-Martin, le sculpteur et son épouse résident effectivement en 1756 « en Vinable d'Ile », qui s'étend alors jusqu'à la place Saint-Paul⁸⁶. Ne disposant pas de l'équipement nécessaire, en 1756, Guillaume Evrard s'approvisionne dans le haut fourneau des Venues à Liège. Les fondeurs y coulent ses figures à partir des modèles qu'il a sculptés. Dès 1775, l'artiste ne se fournit plus à l'usine liégeoise mais au fourneau de Juslenville. Dès cette date, la production essentiellement domestique de Jean-Philippe de Limbourg s'enrichit des ornements de Guillaume Evrard. Jean-Philippe de Limbourg évoque dans son courrier ces oeuvres « il y a les quatre saisons hautes de 4 ½ à 5 pieds qui pèsent pour le plus environ 900 livres, il y a de jolis cupidons de 2 ½ à 3 pieds de haut en plus légers et moins coûteux à proportion ; il y a des vases et des aiguières plus petits encore sculptés également en très beaux bas-reliefs d'un côté »⁸⁷. En tant que sculpteur officiel du prince-évêque Charles-Nicolas d'Oultremont⁸⁸, il est légitime d'imaginer que Guillaume Evrard et Jean-Philippe de Limbourg se sont rencontrés à la cour épiscopale. Cherchant dès 1771 une nouvelle utilisation originale de la fonte après l'échec de ses recherches sur le coke, le médecin s'adresse logiquement à l'artiste qui vend avec succès ses figures de jardins depuis 1756 au plus tard Jean-Philippe de Limbourg acquiert ainsi en 1775 le permis d'exploiter les modèles du sculpteur.

C'est dès le milieu du XVIII^e siècle que les sources révèlent l'existence des figures en fonte de Guillaume Evrard⁸⁹. Si les *Grenadiers* sont manufacturés par Jean-Philippe de Limbourg durant le dernier quart du XVIII^e siècle, on peut légitimement considérer le sculpteur liégeois comme l'inventeur de cette production. Dans le *Journal encyclopédique* de 1756, on affirme que « l'artiste auquel le public est redevable de cette nouveauté demeure dans cette ville de Liège »⁹⁰. Attentif aux moindres progrès de l'industrie sidérurgique, Jean-Philippe de Limbourg n'a fait que s'inspirer de cette production originale du sculpteur. On peut légitimement considérer le sculpteur liégeois comme l'inventeur de cette production. Dans le *Journal encyclopédique*, il se qualifie d'« artiste auquel le public est redevable de cette nouveauté ». Si la démarche d'apposer sa signature apparaît comme une exception dans l'histoire de la fonte moulée, ce geste peut avoir une portée symbolique. De là à imaginer que Guillaume Evrard ait voulu revendiquer la paternité du procédé, il n'y a qu'un pas qu'il faut franchir sans hésitation.

⁸⁵ Guillaume Evrard y était paroissien depuis 1733.

⁸⁶ LHOIST-COLMAN Berthe, *Un état d'exposés du sculpteur Guillaume Evrard (1760)*, dans *Bulletin de la Société royale Le Vieux-Liège*, t. XI, 1987, p. 288 ; Archives de l'Etat à Liège, *Cures. Saint-Martin en Ile*, 123. *Confrérie du Saint Sacrement. Listes de membres*, 1710-1757, f^o 131 v^o et 133 v^o.

⁸⁷ Archives de Limbourg, *Lettres de Jean-Philippe de Limbourg*.

⁸⁸ DEMARTEAU Joseph, *op. cit.*, p. 17-21.

⁸⁹ *Journal encyclopédique de Liège*, 1^{er} mars 1756, p. 119-120.

⁹⁰ *Journal encyclopédique de Liège*, 1^{er} mars 1756, p. 120.

Conclusion

Généralement utilisée afin de réaliser des objets domestiques, on peut s'étonner de cet emploi particulier de la fonte et de cet aspect inattendu de l'activité de Jean-Philippe de Limbourg. Dans la société de l'Ancien Régime, la fonte est considérée comme un matériau « ignoble ». Les bas-reliefs de Guillaume Evrard et les *Grenadiers* du médecin spadois sont les premiers témoignages européens de ce « bronze des pauvres »⁹¹ devenu toutefois digne d'orner de prestigieuses demeures. Sur l'exemple du sculpteur officiel des princes-évêques de Liège, Jean-Philippe de Limbourg, désireux de diversifier sa production, n'hésite pas à considérer la fonte comme un matériau artistique à part entière.

D'où vient l'idée de produire ces *Grenadiers* ? Cette recherche sur les *Grenadiers* nous amène à conclure et à nous interroger sur leur origine et leur place dans l'évolution des techniques et des arts. Doit-on déterminer une origine, un exemple, une source unique ? On pourrait imaginer une influence et un parallèle avec les insignes de pèlerinages moulés, les plaques de cuivre ajourées, les gravures et planches de bois découpées, ou encore avec les soldats d'étain. Ce type de raisonnement nous semble inopportun. Guillaume Evrard est l'instigateur de cette production originale. Les *Grenadiers* sont manufacturés plus d'un quart de siècle après l'annonce du *Journal encyclopédique* de 1756. Nous avons d'abord insisté sur la réalisation technique de ces bas-reliefs, parfaitement identique à celle des plaques de foyers. Ensuite, Guillaume Evrard utilise régulièrement la technique du bas-relief. Nous avons encore identifié l'intérêt de Jean-Philippe de Limbourg pour la fonte de moulage. Rappelons les liens entre Guillaume Evrard, le médecin spadois et les princes-évêques d'Oultremont et de Velbruck qui ont tant favorisé l'essor sidérurgique liégeois. Insistons enfin sur ce XVIII^e siècle qui affectionne la surprise technique, l'inédit, l'expérience, les illusions et les combinaisons étonnantes. Il nous semble erroné de chercher l'origine de ces bas-reliefs dans une source ponctuelle. Ces *Grenadiers* relèvent davantage de l'esthétique du XVIII^e siècle, de la fonction et du talent d'un artiste et d'un contexte sidérurgique particulièrement favorable.

Jean-Christophe HUBERT
Aspirant F.N.R.S.

Légendes des illustrations

Fig. 1. *Grenadiers*, vus de profil, collection privée, Provedroux (cliché de l'auteur).

Fig. 2. *Grenadier*, vu de dos, collection privée, Provedroux (cliché de l'auteur).

Fig. 3. *Grenadier*, vu de face, collections Musée de la Vie wallonne, Liège (cliché de l'auteur).

Fig. 4. *Grenadier*, vu de face, collection privée, Provedroux (cliché de l'auteur).

Fig. 5. Guillaume Evrard, *Soleil*, vu de face, collection privée, Fernelmont (cliché de l'auteur).

Fig. 6. Guillaume Evrard, *Été*, vu de face, collection privée, Glons (cliché de l'auteur).

Fig. 7. Guillaume Evrard, Buste « à l'antique », vue de face, collection privée, Liège (cliché de l'auteur).

Fig. 8. *Grenadier*, vu de face, détail, collection privée, Provedroux (cliché de l'auteur).

⁹¹ HALLEUX Robert, *Du bronze des pauvres au métal-roi*, dans LEMPEREUR Françoise (dir.), *La fonte en Wallonie. Les croix de nos aïeux*, Liège, 1992, p. 45.

FAGNE MARON AU TEMPS PASSE

TROISIEME PARTIE . APOTHEOSE ET EXTINCTION DE LA DYNASTIE HAYEMAL

1. La réunion du site et du château : La décennie du couple Catherine Hayemal – Albert de Damseaux (1897-1907)

Henri-François Hayemal, le banquier spadois qui avait racheté la *Ferme de Caudoir* à sa tante en 1861 et construit le château de Fagne Maron en 1869, est décédé à Spa le 4 février 1896, vingt-trois ans après son épouse Eve Guilick. Ils sont tous deux inhumés au caveau familial qu'ils avaient fait aménager au cimetière de Desnié.

Des six enfants du couple, il n'en reste que deux pour se partager la succession:

- le fils unique Henri Thomas, âgé à ce moment de 42 ans, qui avait épousé Maria Orban de Xivry en 1888;
- la fille cadette Catherine, âgée à ce moment de 36 ans, qui avait épousé le médecin spadois Albert de Damseaux en 1880.

C'est ce couple qui a repris les traditions politiques du clan Hayemal; après la fin du mayorat de Thomas Henri en 1848, son gendre (mari de sa fille Elisabeth), le Docteur Jules Lezaack dont nous avons parlé précédemment, avait été bourgmestre de Spa de 1873 à 1882 et de 1885 à 1889. Le Docteur Albert de Damseaux a, quant à lui, accédé au mayorat en 1891 (onze ans après son mariage, mais du vivant encore de son beau-père Henri François). Il le restera jusqu'en 1904. Il a donc fort bien surmonté le passage (survenu en 1893) du suffrage censitaire qui favorisait les dynasties politiques, au suffrage universel; la sympathie de l'ensemble de la population spadoise lui était donc acquise.

Le partage de la succession d'Henri François Hayemal a lieu le 28 janvier 1897 devant les notaires spadois Deru et Gernay¹. Henri Thomas, le fils unique, reprendra la banque Hayemal et l'hôtel de maître "L'Escalier royal" situé rue de la Sauvenière². Catherine se verra attribuer le château de Fagne Maron et la *Ferme de Caudoir*. A peine six mois plus tard, elle profitera de la mise en vente publique de la "maison de maître" d'Ostenmont (ancien lieu-dit "El fagne") par les héritiers de la baronne de Loen d'Enschedé pour l'acquérir, elle aussi, avec son mari. La vente est adjugée le 27 juillet 1897 devant le notaire Verstraeten et enregistrée le 3 août³. A ce moment, les époux de Damseaux-Hayemal ont donc réalisé l'unification du château et de l'ensemble du site de Fagne Maron.

¹ Matrice cadastrale de La Reid (archives communales, cote 143,6), 4^e volume, p.670. Le partage est enregistré dès le lendemain (A.E.L., Enregistrement de Spa, actes civils et publics).

² En 1901, Henri Thomas Hayemal fera construire une annexe à front de rue pour y loger les bureaux de la banque (voir note 23).

³ La propriété comprend, outre la maison de maître, une ferme mitoyenne, des écuries, des remises et bâtiments d'exploitation: voir art.1446 de la Matrice cadastrale de La Reid.



1. Johan Peter Starck et la famille de son fils Jacques dans la cour de la grande ferme de Fagne Maron

2. Johan Peter Starck et la famille de son fils Hubert au même endroit de la cour



3. Hubert Starck et sa famille devant l'habitation de la ferme Jules (1^{er} en h. à g.) et Marie-Jeanne (2^e en h. à dr.) reprendront la ferme avec leurs conjoints.

Nous l'avons vu, Henri François Hayemal avait déjà transformé la "*Maison de Caudoir*" en exploitation agricole dont l'appellation, "*Ferme de Caudoir*", deviendra par dérive phonétique la "*Ferme du comptoir*"⁴. Il avait confié la gestion de cette exploitation à un métayer du nom de Johan Peter Starck, marié en 1850 à Marie Jeanne Desplaire, cadet des huit enfants d'un soldat des armées autrichiennes au temps de la souveraineté des Habsbourg d'Autriche sur nos régions, et qui s'était établi dans le pays⁵. Les descendants de ce couple⁶ gèreront la ferme pendant 75 ans sous les propriétaires successifs du domaine de Fagne Maron, jusqu'à son démembrement et au rachat de la ferme en 1951 par la famille Léonard, propriétaire actuel.

Les époux de Damseaux feront de même avec la maison d'Ostenmont qu'ils affecteront entièrement à l'exploitation agricole. Ils confieront cette nouvelle ferme dès 1897 à un agriculteur venant de La Reid, Victor Hans, époux d'Henriette Ledoyen⁷. Ce couple continuera à tenir la ferme d'Ostenmont après le rachat du domaine par Gustave Trasenster et ne cèdera sa place qu'en 1916 à Victor Evrard et à sa famille.⁸

Les nouveaux maîtres du domaine de Fagne Maron ne voudront pas être en reste de libéralités pieuses par rapport à leurs prédécesseurs. Le 29 janvier 1897, soit le lendemain du partage de la succession de leur père et beau-père par lequel le château et la *Ferme de Caudoir* leur furent attribués, ils firent donation avec l'autre héritier (Henri Thomas Hayemal) de six cents francs de l'époque à la fabrique de l'église de Desnié à charge de faire célébrer des services religieux pour le repos de l'âme du défunt.⁹ Ce sont eux également qui, en 1900, firent don du grand Christ en bois peint placé au carrefour en contrebas de l'église, avant donc que ne soit effectuée au même endroit l'implantation de l'arbre de la victoire de 1918¹⁰ et du catafalque commémoratif en l'honneur des morts reidois de la grande guerre.

Mais il semble bien que l'ambition d'unifier enfin les trois grandes propriétés que compte le site de Fagne Maron devint trop lourde à porter pour le couple (dont la fille Marie nécessitait des soins constants) lorsqu'en 1904, Albert de Damseaux cessa d'être bourgmestre, d'autant qu'il n'avait jamais eu les ressources financières du bourgmestre-banquier-actionnaire des jeux qu'avait été le fondateur de la dynastie politique, Thomas François Hayemal.

⁴ Cette appellation n'est apparue sur les cartes géographiques militaires qu'en 1932, soit il y a à peine 70 ans, alors qu'il n'y avait plus aucune possibilité légale d'instaurer des bureaux de péage sur les chemins vicinaux.

⁵ Johannes Ferdinandus, né le 6 décembre 1766 et marié à Catherine Schmitz le 29 mai 1801. La généalogie de la famille Starck, conservée par Léon Starck de Creppe, a été établie par Fritz Tannen, ancien secrétaire communal de Recht actuellement décédé, qui avait épousé une Starck.

⁶ Leur fils Jean Jacques (époux d'Anne Catherine Pinson) et Jean Hubert (époux de Catherine Pirotte) et les enfants de celui-ci, Marie Jeanne (épouse de Joseph Baronheid) et Jules (époux de Léonie Peerboom). Ces deux ménages se sont partagé les deux niveaux de l'habitation et les deux ailes des bâtiments de la ferme.

⁷ Les époux Hans-Ledoyen ont eu dix enfants (3 garçons et 7 filles, dont Ferdinande qui épousera Félix Pirnay de Vertbuisson).

⁸ Entretien avec Pauline Hans à Soiron en mai 1981.

⁹ L'acte de donation a été passé devant les notaires spadois Gernay et Deru. Cet acte mentionne les fonctions de bourgmestre de Spa exercées à ce moment par le Docteur Albert de Damseaux.

¹⁰ A. Vlecken, "La Reid", éd. Ch. Vinche Verviers, p. 157.

Desnié. Le Christ et l'Église



4. Le Christ offert par les époux de Damdeaux-Hayemal en 1900 avant l'implantation de l'arbre de la victoire et du catafalque.



5. Maria Orban de Xivry



6. Henri Thomas Hayemal

Dix ans après leurs acquisitions à Fagne Maron, Catherine Hayemal et son mari décidèrent de revendre l'entièreté de leurs biens immobiliers situés sur le lieu-dit.¹¹ Commence alors pour l'ensemble du domaine unifié la "période Trasenster" que nous aborderons dans la quatrième partie.

2. La résidence de Mariamont, consolation du fils évincé: la vie d'Henri Thomas Hayemal (1853-1924)

L'effet remarquable du suffrage censitaire qui a caractérisé le système électoral belge jusqu'en 1893 et que l'ouvrage déjà cité du professeur Zumkir a mis en évidence¹², a été non seulement la formation de dynasties politiques allant jusqu'à donner en fait à certaines fonctions communales un caractère héréditaire, mais aussi la tendance de ces dynasties à s'allier entre elles. Nous en avons déjà eu un exemple avec les descendants de Thomas François Hayemal et de Jean Joseph Rouma.

Avec Henri Thomas Hayemal, l'hérédité des fonctions communales à Spa ne se vérifie plus; contrairement à son père et à son grand-père, il ne fera pas de double carrière politico-bancaire. Cependant, par son mariage le 10 janvier 1888 avec Maria Orban de Xivry, il s'alliera à une solide dynastie de mandataires politiques luxembourgeois. Son épouse est en effet la fille de Dieudonné Orban de Xivry, juge de paix du canton de Ferrières (d'où son lieu de naissance le 27 avril 1868) et conseiller provincial du Luxembourg. Elle est la petite-fille de Claude François Orban, époux d'Antoinette de Xivry, bourgmestre de La Roche et député aux Etats provinciaux du Luxembourg. Elle est enfin l'arrière-petite-fille d'un autre Claude François Orban, maire de La Roche sous le régime français et également membre des Etats provinciaux du Luxembourg.

Parmi les oncles de la mariée, on compte trois conseillers provinciaux du Luxembourg (Louis, Edouard et Grégoire) et un président du Conseil provincial du Luxembourg (Henri).

Le lien entre les familles Hayemal et Orban s'était déjà établi par le mariage d'Albert Lucien Hayemal, cousin d'Henri François avec Eugénie Orban, cousine de Maria.¹³

On se rappellera que le mariage en 1810 de Thomas François Hayemal avec Jeanne Marie Catherine Dester avait introduit la famille Hayemal dans le milieu des notables stavelotains. Or le père d'Eugénie Orban que nous venons de citer avait, quant à lui, épousé une descendante de la dynastie politique stavelotaine des Nicolay et s'était fait élire conseiller communal de Stavelot en 1843. une réaction en chaîne en quelque sorte...

Henri Thomas Hayemal sera à Spa l'homme de confiance de la reine Marie Henriette comme le fut son père. Le jour même du décès de celui-ci (le 4 février 1896), la souveraine lui écrit de Laeken: "Votre excellent père me témoignait toujours un attachement invariable; j'avais une grande affection pour cet ancien, loyal et fidèle ami. Sa mémoire me restera claire et présente."

¹¹ Les trois propriétés (Ostenmont, Château et ferme de Caudoir) furent vendues à Gustave Trasenster et à son épouse Adèle Nagelmackers par actes passés devant le notaire Deru de Spa le 10 février 1907.

¹² "La genèse des partis politiques dans l'arrondissement de Verviers à l'époque du suffrage censitaire". Liège 1997.

¹³ Voir la généalogie de la famille Orban dans l'ouvrage cité d'André Zumkir (note 12 ci-dessus), tableau XXIX bis.



Mariamont-lez-Spa

Maria Hayemal

7-8-9.
Les trois étapes de la
construction de Mariamont :
1903 (remarquer la signature
de Maria Hayemal)
1904 et 1908



Ce décès est survenu une année après l'installation de la Reine dans la villa qu'elle s'est aménagée, comme nous l'avons vu, dans les bâtiments de l'ancien Hôtel du Midi. Elle ne logera donc plus à "L'Escalier royal", la belle demeure de la famille Hayemal, rue de la Sauvenière. Cela ne l'empêchera pas de rester en correspondance avec cette famille¹⁴, soit pour demander l'un ou l'autre service au père¹⁵, soit pour témoigner de son affection à sa filleule, la petite Marie Henriette. Ces attentions sont réciproques: la filleule envoie du muguet à sa marraine (juin 1899) et la marraine offre à sa filleule de fort beaux cadeaux tels une croix précieuse pour sa première communion (mai 1901), un vase ou une sculpture de bronze pour ses anniversaires.

Marie Henriette Hayemal (surnommée Yéyette) et sa sœur Marguerite (surnommée Misquet) paraissent assez familières avec la princesse Clémentine qui accompagnait souvent sa mère à Spa. La famille Leyh (celle des fondateurs du Grand Hôtel Britannique tout proche) se souvient de ce que les deux petites filles faisaient de grands signes de la main lorsque l'attelage princier passait rue de la Sauvenière et lui criaient "bonjour princesse".

Ces moments privilégiés prirent fin avec la mort de la reine à Spa le 19 septembre 1902. Déjà le 1^{er} juin 1899, elle écrivait de Laeken à sa "chère filleule": "J'ai été malade; je suis persuadée que vos excellents parents vous ont fait prier pour la vieille marraine qui vous aime de tout son cœur".

L'acquisition par Catherine Hayemal et son mari Albert de Damseaux de la totalité des trois grands domaines de Fagne Maron privait le seul héritier du patronyme Hayemal, son frère Henri Thomas, de la possibilité d'en encore revenir séjourner avec sa famille sur les lieux d'origine de ses ancêtres alors qu'il avait pu fréquenter le château de son père jusqu'à la mort de celui-ci en février 1896. Pour son épouse Maria et ses deux aînés Marie Henriette et Henri¹⁶, cela signifiait la fin des vacances heureuses à la campagne.

Cependant, Henri Thomas possédait encore non loin de là (au lieu-dit "Pré Mack"), des parcelles de terre achetées pour lui par son père le 19 juin 1866, soit pendant sa minorité.¹⁷ Le 6 avril 1892, les époux Hayemal-Orban de Xivry agrandirent cette propriété en achetant devant le notaire Deru à Spa, 13 hectares, 20 ares, 10 centiares de prés, terres, pâtures et bois situés de l'autre côté de la route menant de la Croix Papet à Desnié.¹⁸ Ces terrains étaient mis en vente par une parente de la Baronne Sophie de Loen d'Enschede.

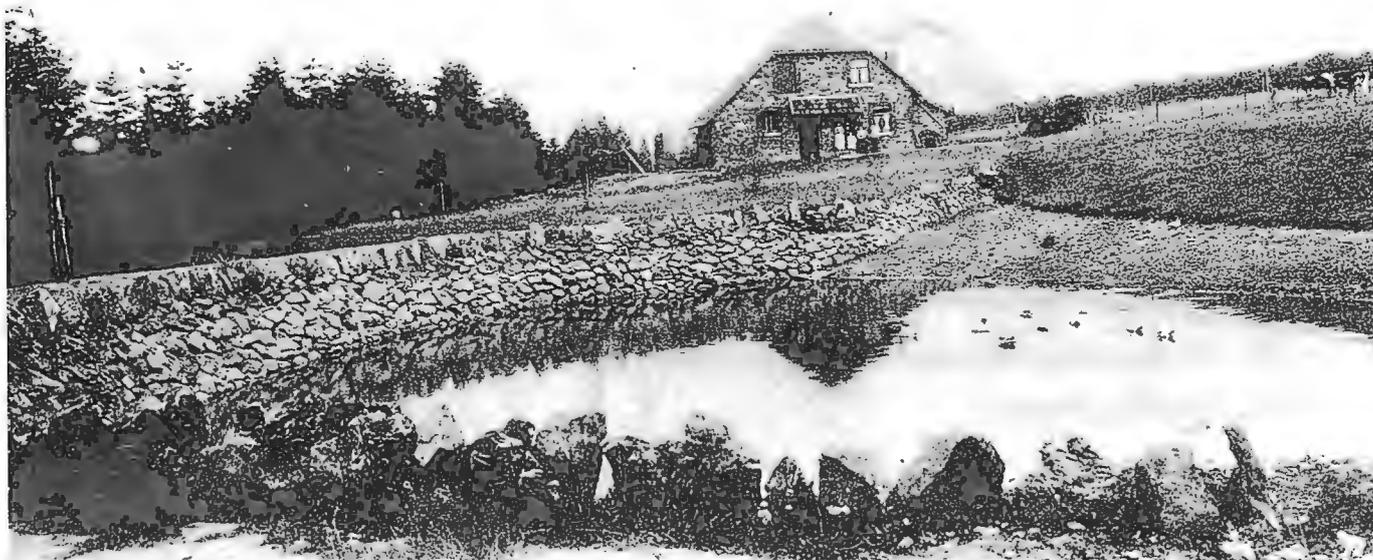
¹⁴ Courrier conservé dans les archives de Monsieur Henri Massange-de-Louvrex à Esneux.

¹⁵ Comme engager pour elle du personnel de maison (juin 1899) ou négocier un service traiteur à lui assurer par l'hôtel Rosette situé à proximité de sa villa (mai 1901). A ces occasions, la Reine se montre soucieuse de ne pas dépenser trop d'argent et assure Monsieur Hayemal de sa très affectueuse estime.

¹⁶ La cadette Marguerite n'est née qu'en mars 1896, soit un peu plus d'un mois après la mort de son grand-père paternel.

¹⁷ Matrice cadastrale de La Reid, article 1496.

¹⁸ A l'endroit de la propriété actuelle de Monsieur Guy Vosse.



Mariamont. — Ferme Misquet.

Isidore et Joséphine

10. La ferme Misquet



11. La chapelle votive à N.-D. de Banneux construite près de la ferme Misquet dans son état primitif (tableau anonyme offert à l'auteur par Madame Vve Fernand Massange à Embourg)

C'est en 1903 qu'Henri Thomas Hayemal se décide à construire une maison sur les terrains achetés pour lui par son père.¹⁹ Dans un premier temps, la superficie de sa maison se limite à 1 are, 40 centiares, mais dès l'année suivante, il l'agrandit d'une aile supplémentaire qui porte cette superficie à 2 ares, 30 centiares et en 1908, il y ajoute encore une terrasse couverte d'une dalle formant balcon à l'étage, d'une surface au sol de 10 centiares. De grosse villa, le bâtiment a pris l'allure d'un petit château qu'il baptisera "Mariamont" ou maison (mohone en wallon) de Maria, en l'honneur de sa femme.

Entre-temps, dès le 26 février 1903, il a encore étendu sa propriété en achetant un terrain contigu de plus de 15 hectares situé dans l'angle formé par les routes menant à la Croix Papet et à Vertbuisson.²⁰ Sur ce terrain se trouve déjà une maison dont il fera sa ferme, apanage de toute grand propriétaire terrien de l'époque. Il a alors l'idée de compenser les faveurs qu'ont valu à son aînée le titre de filleule de la reine en baptisant cette métairie "Ferme Misquet", du surnom de sa cadette Marguerite.

Dans sa petite enfance, Misquet fut atteinte d'une péritonite dont elle faillit mourir. Ses parents firent alors le vœu d'élever une chapelle à Notre-Dame de Banneux si elle venait à guérir.

Lorsque la guérison survint (ce qui, à l'époque, semblait en effet tenir du miracle), ils édifièrent cette chapelle le long du chemin qui relie la "Ferme Misquet" à l'embranchement de la route de Vertbuisson. Dans un premier temps, ce fut une construction rustique provisoire, remplacée ensuite par une autre en blocs de grès.

Un "on-dit" circule selon laquelle les Hayemal allaient loger à Mariamont lorsque la reine Marie Henriette occupait leur hôtel de maître à Spa. Les précisions chronologiques apportées plus haut permettent de constater que la date de construction de Mariamont est postérieure au décès de la Reine et que cette légende ne se vérifie donc pas. Selon la famille Leyh déjà citée comme voisine de la famille Hayemal, la Reine n'occupait que le bel étage de "L'Escalier royal" et les propriétaires n'avaient pas à déménager lors de ses séjours. S'ils ont voulu le faire à l'une ou l'autre occasion, il n'y a qu'au château de Fagne Maron qu'ils ont pu loger du vivant d'Henri François Hayemal.

Différentes personnes interrogées en vue de cette chronique, dont le Docteur Henrard, président de l'A.S.B.L. "Histoire et Archéologie spadoises"²¹ et Madame veuve Fernand Massange, belle-fille de Marie Henriette Hayemal²², m'ont rapporté que la reine Marie Henriette avait proposé à Henri Thomas Hayemal de lui léguer sa "Villa royale" de Spa parce qu'elle estimait que ses filles n'en auraient rien fait de bon. Elle avait si souvent résidé chez les Hayemal qu'il était compréhensible qu'elle ait voulu les dédommager de la sorte. Notre banquier aurait poliment décliné cette offre en disant à la Reine qu'il ne souhaitait pas que les princesses soient privées d'une partie de leur héritage à cause de lui. Sa détermination à demeurer dans sa maison de la rue de la Sauvenière résulte clairement du fait qu'en 1901

¹⁹ Plus précisément la parcelle cadastrée C 1678d (matrice cadastrale de La Reid, article 1496).

²⁰ Ibidem.

²¹ Entretien du 4 mars 1999.

²² Entretien du 26 janvier 1999.

(l'année précédant celle du décès de la Reine), il fit construire, à front de rue, une extension de ce bâtiment destinée à abriter les bureaux de sa banque.²³

En réalité, un tel legs aurait entraîné des dépenses importantes pour son bénéficiaire car il y avait des réparations à faire à la toiture et l'entretien du bâtiment était en soi fort coûteux. Comme nous savons qu'Henri Thomas Hayemal projetait à ce moment de construire le château de Mariamont, nous pouvons comprendre qu'il y réservait une part considérable de ses ressources.

La Reine a alors légué la villa à son secrétaire, le baron Goffinet, mais celui-ci qui était resté dans les meilleurs termes avec le banquier, lui offrit d'occuper une aile du bâtiment pour y installer une agence de la banque, ce qui fut fait. C'est ainsi que jusqu'après la première guerre mondiale, la banque Hayemal y eut une succursale.

Depuis qu'Henri François Hayemal (le constructeur du château de Fagne Maron) avait amené une clientèle royale à François Xavier Leyh, propriétaire du Grand Hôtel Britannique²⁴, les familles Hayemal et Leyh étaient, comme nous l'avons vu, restées très liées. A la génération suivante, c'est chez Henri Thomas que Franz Leyh rencontra sa femme, Suzanne Gustin de Verviers. Celle-ci était une amie de Yéyette et Misquet et allait avec elles en vacances à Mariamont dont, au dire de ses enfants, elle gardait un souvenir enchanteur.

Mesdemoiselles Anne et Colette Leyh, filles des époux Leyh-Gustin, ont recueilli les anecdotes de leurs parents concernant les traits de caractère du couple Hayemal-Orban de Xivry.

Henri Thomas était "un original fini". Bon vivant, il appréciait la compagnie des jolies dames, faisait à la cantonade des réflexions flatteuses sur leur anatomie et à l'inverse, tournait les dévotes en dérision. Comme il aimait les plaisanteries gauloises, il répétait à plaisir qu'une telle se livrait à ses "oraisons jaculatoires". Les expressions insolites le ravissaient et il en truffait ses phrases, tel le terme anglais nouvellement à la mode de "railroad time keeper".

Son épouse Maria avait été élevée dans une famille qui n'était apparemment pas très regardante à la dépense. Par contre, le train de vie des Hayemal avait dû se réduire depuis le tarissement des profits sur les jeux, de sorte qu'Henri Thomas en fut progressivement réduit à plus de parcimonie. L'arrivée des factures commença à donner lieu à des scènes animées.

Un jour, de méchante humeur, au lieu de donner l'argent nécessaire à sa femme, il lança pièces et billets à travers la chambre, obligeant ainsi la maîtresse de maison à aller les rechercher sous les meubles. La fin de l'année était, pour certains fournisseurs réguliers, le moment d'introduire le relevé des sommes dues. Maria Hayemal invitait alors "les Gustin" (Madame Franz Leyh née Suzanne Gustin, la sœur de celle-ci et son frère, le Docteur Jules Gustin, grand ami du banquier et chasseur comme lui) pour faire diversion et détendre l'atmosphère.

²³ Les renseignements sur les transformations de la résidence "L'Escalier royal" ont été recueillis auprès du cadastre de Spa par Madame Laupies, alors enseignante à l'école Roi Baudouin qui occupe actuellement le bâtiment.

²⁴ C'est dans cet hôtel qu'eut lieu en 1883 le banquet de la réconciliation belgo-hollandaise réunissant les rois Léopold II, Guillaume III et leurs épouses: voir Georges Spailier "Histoire de Spa", éd. J'ose, Spa 1981, section XII, p. 10.

Ces petites tensions conjugales n'empêchaient nullement un profond attachement réciproque dont témoigne le fait qu'Henri Thomas tint à dédier à son épouse la construction de son petit château en le baptisant "Mariamont". Ils étaient alors mariés depuis quinze ans, Maria avait 35 ans et leurs trois enfants, Marie Henriette, Henri et Marguerite avaient respectivement 13, 11 et 7 ans.

Sept ans plus tard, le 3 février 1910, Marie Henriette se mariait déjà en alliant encore une fois les Hayemal à une "dynastie" politique très importante de Stavelot, les Massange.

Son mari, Edmond (dit Léon) Massange était le fils de Ferdinand Massange et de Fany de Louvrex. La famille de sa mère avait compté d'éminents juristes liégeois, mais celles de son père était constituée d'une lignée ininterrompue de bourgmestres de Stavelot; Henri né en 1655, Jean François né en 1685, Henri Antoine né en 1729, Jean François né en 1763. Son grand-père Antoine Ferdinand (époux de Marie Joséphine Gilson, de Wanne) avait par exception été bourgmestre de Baillonville parce que son frère aîné (un troisième Jean François) avait déjà repris le mayorat de Stavelot.²⁵

De profession, beaucoup de Massange étaient marchands tanneurs. Le père du marié vivait de ses rentes qui, grâce à la fortune de sa femme, étaient suffisamment plantureuses pour lui permettre de construire le château de Saint-Gilles à Saint-Nicolas-lez-Liège. Il s'adonnait dans les serres de son château à des recherches de phytobiologie qui l'amènèrent à créer une nouvelle espèce de plantes vertes, la *Dragena Massangeana*. Il y cultivait notamment diverses espèces d'orchidées. Au moment de son mariage, Edmond Léon était également sans profession. Il s'occupait de recherches généalogiques et de reliures de bibliophilie, le travail du cuir lui ayant été appris dans sa famille de tanneurs. Plus tard, il gèrera un portefeuille d'assurances et, pendant la guerre 14-18, un commerce de charbon. La jeune mariée logeait très souvent chez sa tante Catherine de Damseaux, villa Mont-Fleuri, boulevard Jehin-Prume n°4, où elle s'occupait de Marie, mais les jeunes époux se retrouvaient au château de Saint-Gilles où Edmond aidait son père dans ses cultures en serres. Ils firent avec les parents Massange un voyage en voiture au Maghreb organisé par Fernand, le frère d'Edmond.²⁶ Marie Henriette Hayemal était une jeune femme très timide et taiseuse mais aussi très gentille et sensible. Les événements familiaux qui devaient survenir allaient durement l'éprouver.²⁷

La guerre 14-18 se passa sans trop de mal pour la famille Hayemal; Henri, le fils unique, fut mobilisé mais n'eut pas trop à souffrir de ses affectations militaires. Cette guerre eut même une conséquence heureuse; Marguerite épousa en 1919 un officier anglais cantonné à Spa après la libération (William Charlesworth) avec qui elle s'envola pour l'Angleterre par un des tout premiers vols réguliers Ostende-Douvres. Le couple s'installa à Chesterfield mais Misquet revint en Belgique pour accoucher de son unique enfant, Florence.

²⁵ Voir la généalogie de la famille Massange dans A. Zumkir, op. cit. sub (12), tableau XXIX.

²⁶ Ces éléments biographiques m'ont été fournis par le fils aîné des époux Massange-Hayemal (Henri) et la veuve de leur fils cadet (Fernand).

²⁷ Après le décès de son mari, lorsqu'elle s'installa à Embourg dans la famille de son fils Fernand, elle devint fort nostalgique, se repliant sur les souvenirs heureux de son enfance. Elle avait emporté à Embourg un des deux tableaux de Louis Midrez représentant le château de Fagne Maron. Elle adorait cependant ses petits-enfants qu'elle appelait "mon petit amour", de sorte que ceux-ci finirent par l'appeler elle-même "Amour".

12. Marie Henriette Hayemal (allongée) et son mari Edmond Léon Massange (assis à gauche) avec leurs parents respectifs pendant leur voyage au Maghreb



13. Marguerite Hayemal, son mari William Charlesworth et leur fille Florence à Chesterfield (Angleterre)

Après le départ de leur seconde fille, les époux Hayemal-Orban de Xivry eurent à reconsidérer leur situation économique-familiale: déclin des petites banques et surcapacité de l'habitation de prestige "L'Escalier royal". Le 29 décembre 1920, leur décision devient irrévocable; ils cèdent leur résidence de Spa à l'Etat belge qui avait déjà acquis le petit bâtiment annexe en 1897. S'agissant d'un acte administratif, l'acte de vente n'est pas dressé par un notaire mais par le Gouverneur de la Province de Liège; il est enregistré le 7 janvier 1921.²⁸ C'est donc à Mariamont que le couple résidera désormais le plus souvent. Mais Henri Thomas n'a plus que trois ans à vivre.

Quatre mois avant sa mort, les époux se décident à vendre également cette résidence de Mariamont.²⁹ Ils habitent alors au n°55 de l'avenue du Marteau à Spa.³⁰

Au décès d'Henri Thomas survenu le 20 mars 1924 à l'âge de 71 ans, Henri, son fils unique, reprend la banque familiale et se fiance peu après avec Gilberte Noé en vue de ce qu'il est convenu d'appeler un "mariage de raison"; la famille de la fiancée est une famille aisée.

Mais le 28 octobre 1925 devait être la date fatidique où tout s'écroula pour la lignée des Hayemal: le dernier titulaire du patronyme se tue dans un accident de voiture à Remouchamps, à la veille de ses épousailles.

Sa fiancée Gilberte qui avait déjà sa robe de mariée, en fut inconsolable; très dépressive, elle reporta sa soif d'affection sur les enfants de Marie Henriette. Compatissante, celle-ci la laissera s'occuper beaucoup de son fils aîné, Henri Ferdinand, à peine âgé de 4 mois à ce moment, à tel point que le jeune garçon l'appellera plus tard "Maman".

Gilberte Noé ne se maria jamais. Son fiancé ayant été inhumé dans le caveau familial des Hayemal au cimetière de Desnié, elle fit placer dans l'église jouxtant ce cimetière, deux grands vitraux représentant côte à côte Saint Henri et Saint Gilbert, les sains patrons de leur couple, veillant sur la sépulture où Henri reposerait désormais près de son père et de son grand-père.

Le décès d'Henri ne mettait pas seulement fin à la lignée Hayemal mais obligeait la banque familiale à cesser ses activités. La mère de famille, Maria Hayemal, quitta Spa pour aller vivre à Chesterfiel en Angleterre chez sa fille Marguerite Charlesworth. Elle devait y achever sa vie trois ans plus tard, le 17 janvier 1927.

Ainsi finit abruptement dans le premier quart du 20^e siècle, la saga des Hayemal à Fagne Maron commencée à la fin du 18^e siècle lorsque l'ancêtre Thomas s'y installa venant de Desnié.

A. Andries

²⁸ L'Etat belge a conservé ce bien jusqu'au 10 novembre 1927, date à laquelle il le vendit par acte du notaire Pottier de Spa à deux sœurs célibataires de 58 et 53 ans, les demoiselles de Loneux habitant Verviers. Ces curieux personnages se livraient à des spéculations foncières qui se soldèrent par une saisie immobilière pour non paiement d'une dette de 750000 francs (plus les intérêts) et une adjudication publique forcée en date du 14 février 1929 devant le notaire Leyh de Spa. C'est l'A.S.B.L. "Les œuvres du doyenné de Spa" représentée notamment par le curé-doyen de Moffart qui se porta acquéreuse de l'hôtel Hayemal où sera installée l'école du Sacré-Cœur, rebaptisée plus tard "Ecole roi Baudouin".

²⁹ Par acte passé devant le notaire Pottier de Spa le 27 octobre 1923, l'acquéreur étant Marcelle Transenster, fille du nouveau propriétaire du domaine de Fagne Maron.

³⁰ Le faire-part des obsèques mentionne cette adresse comme étant celle de la maison mortuaire.



14. Henri Hayemal et sa fiancée Gilberte Noé

Addendum aux épisodes précédents

Première partie (H.A.S., mars 2001, pages 7 à 26)

Généalogie de la famille Hayemal (pages 10 et 11)

Monsieur André de Walque, généalogiste très documenté établi à Manhay, m'a aimablement fourni quelques dates manquant encore à l'arbre généalogique que j'ai pu reconstituer.

Concernant le couple Lucien Hayemal-Eugénie Orban: le 31 octobre 1867 est vraisemblablement la date de leur mariage, Eugénie Orban étant née à Stavelot le 7 septembre 1846 et décédée à Liège le 19 décembre 1887.

Estelle Rouma est morte à Spa le 7 juillet 1888 sans enfants. Elle avait une sœur Gabrielle née à Spa le 3 octobre 1843 et décédée en France (Arc-Gray) le 24 mars 1909. Cette sœur avait épousé le général-major baron William d'Oldenneel de Heerenbrinck.

Les mouvements révolutionnaires de 1789 (pages 13 et 14)

Monsieur Alex Doms de Theux qui s'est spécialisé dans l'étude de ces mouvements, a eu l'amabilité de me fournir quelques informations plus précises les concernant.

Page 13, après le renvoi (19), il y a lieu d'ajouter:

"Le 18 août 1789, en son nom et à celui des manants de Desnié, Fagne Maron et Alentours, François Hayemal présentait au Magistrat de Theux une supplique dans laquelle il signalait que leurs campagnes n'étaient plus en sûreté par les vols, pillages et brigandages qui s'y commettent tous les jours et demandait que l'on y mette des gardes fidèles" (A.E.L., Cour de Theux, dossier 499).

Page 13, 15^e ligne:

Du fait qu'il y a contestation sur le rôle de Léon(ard ?) Joseph Hautregard pendant cette période, il y a lieu de ramener la phrase à sa seconde partie qui intéresse directement notre sujet, à savoir "La Reid devint alors une commune indépendante". Les phrases suivantes devraient s'énoncer comme suit: "La position des anciens commissaires du ban de Theux allait devenir difficile à partir du moment où, le 26 août 1789, devant le mouvement insurrectionnel de Liège, le prince-évêque de Hoensbroeck avait quitté Seraing pour Trèves. Il avait été remplacé par un régent en septembre 1790, mais l'agitation gagna l'ensemble de la principauté devant la menace d'un retour offensif des troupes du cercle de Westphalie".

Page 14, 4^e et 5^e lignes, lire: "(Pays-Bas autrichiens) et la principauté de Liège".

Origine de la ferme dite "du comptoir" (pages 18 à 22)

Dans l'addendum figurant à la page 93 du numéro de juin 2001, j'annonçais une nouvelle tentative pour retrouver la preuve indubitable de la construction de cette bâtisse par Henri Willem Chadoir, propriétaire de son emplacement en 1786. Deux actes notariés étaient susceptibles d'établir cette origine de propriété:

- l'acte de vente de l'immeuble par Marguerite Hayemal à son neveu Henri Hayemal en date du 12 janvier 1861;
- l'acte d'adjudication publique du 5 octobre 1858 suite au décès d'Hubert Hayemal, frère de Marguerite et co-héritier avec elle du bâtiment, acte par lequel Marguerite en devint la seule propriétaire.

Ces deux actes ont été dressés à l'époque par le notaire Detaille de Spa dont les archives sont conservées par Maître Fassin, actuellement notaire à Spa. Madame Archambeau, collaboratrice de cette étude notariale a gracieusement accepté de dépouiller ces actes à la recherche d'une origine de propriété plus ancienne. Étonnamment, aucun des deux actes n'en contient.

Contraint de m'en tenir pour l'instant aux indices assez précis et concordants précédemment exposés, je désire néanmoins adresser un appel aux lecteurs qui pourraient apporter une réponse complète à la question.

Illustration n°7, page 20

Monsieur Henri Massange de Louvrex d'Esneux m'a signalé qu'il avait retrouvé une inscription relative à cette plaquette indiquant "ouvrage fait par Jean Hubert Gohy de Johoster le 11 mars 1854". Un document d'archives que m'a procuré jadis Monsieur Fernand Braipson de Theux établit que Jean Hubert Gohy était né le 10 mars 1821 au Vertbuisson et avait épousé Marie Thérèse Cornet de Johoster dont il a eu cinq filles et un fils. Il s'est installé au hameau de sa femme comme menuisier. La plaquette est donc un travail de professionnel probablement commandé par Marguerite et Hubert Hayemal.

Deuxième partie (H.A.S., juin 2001, pages 74 à 94)

Règne de Léopold Ier (pages 77 et 80)

Monsieur de Walque m'a signalé en outre que notre première reine se prénommaient exactement Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle et a relevé une coquille dans le millésime de la campagne des dix jours qui est 1831 et non 1838.

Bilan du mayorat de Thomas François Hayemal (page 79)

Lors du vernissage de l'exposition "Les paysagistes du 19^e siècle à Spa" au Musée de la Ville d'Eaux le 16 juin dernier, la conservatrice adjointe, Madame Marie-Christine Schils, a fait état de ce que "c'est Jacques-Joseph Servais, futur bourgmestre de Spa qui convainc Thomas François Hayemal, bourgmestre en place, de fonder une école de dessin et de peinture".

Cette école fut en effet fondée en 1843 et son premier directeur en fut le paysagiste bien connu Edouard-Joseph Delvaux.

Lorsqu'on connaît les rivalités politiques qui ont opposé Servais et Hayemal, l'information a de quoi surprendre. Mais cette opposition ne s'est caractérisée, nous l'avons vu, qu'à partir de la campagne

électorale de 1848. Servais avait été professeur de peinture des princesses d'Orange sous le régime hollandais, puis s'était expatrié en France pour donner ses leçons aux filles de Louis-Philippe. Revenu à Spa en 1842, il s'intéressa avec zèle et persévérance à l'embellissement de la ville, à l'amélioration de ses écoles et à son développement artistique. C'est Charles Haust qui, dans sa "Notice historique sur les dessinateurs et peintres spadois" (in "Wallonia", avril 1914, p. 189), a rapporté qu'on lui doit d'avoir préconisé la création de l'école de peinture.

Cet élément positif du mayorat de Thomas François Hayemal est donc apparemment dû au fait qu'il aura été impressionné à l'époque par les bonnes relations de Servais avec les Cours de France et des Pays-Bas et convaincu de ce que sa clientèle pourrait contribuer au succès des villégiatures spadoises.

Avis aux lecteurs

Par souci d'économie, seules les illustrations représentant des sujets qui n'existent plus dans l'état de l'époque ont été reproduites.

La publication de cette chronique de "Fagne Maron au temps passé" reprendra au bulletin H.A.S. de mars 2002 avec les événements de la "période Trasenster".

Remerciements

Outre les personnes citées en note ou dans le texte comme m'ayant fourni des informations intéressantes sur le sujet, je tiens à remercier très cordialement Monsieur Yves Delrée de la Reid pour ses conseils précieux quant à l'orientation des recherches en matière d'origine des propriétés immobilières et Monsieur Fernand Laboureur de Bronromme pour son aide efficace dans la recherche d'anciennes photos de famille.



15. Aquarelle de Gérard Antoine Crehay représentant Mariamont (propriété de Madame Veuve Fernand Massange à Embourg)

LA TROISIÈME ÉDITION DES *AMUSEMENS DES EAUX DE SPA*
DE JEAN-PHILIPPE DE LIMBOURG

par Paul BERTHOLET

(suite)

Projets d'améliorations et d'embellissements de Spa: II, p. 278: J'en proposerois quelques-uns, et premièrement des **Trottoirs**, ménagés quelquefois avec une douce pente, qui, outre l'agrément pour la marche, garantiroient de la rencontre des chevaux et des voitures, dut-on même y interposer quelques marches; et quant aux entrées pour les chevaux, il suffiroit d'y ciseler les pierres. Je voudrois qu'on fit défendre de rétrécir ultérieurement la **rivière**, pour ne pas augmenter le danger des inondations d'une partie du bourg; on pourroit remédier à quelques étranglements; faire une digue sur la rivière pour un réservoir d'eau et une écluse pour en lâcher les eaux tous les soirs.

Nota: on a fait le **réservoir**, mais sans être d'usage. Il devoit servir à emporter la vase et les saletés de la rivière et à purifier l'air dans les temps de sécheresse¹⁴².

p. 279: Pour prévenir les **incendies**, on devoit ordonner des murailles séparatoires au lieu de parois [pans de bois], et défendre les toits de chaume¹⁴³, hausser les murailles maîtresses et séparatoires, faire visiter les cheminées deux ou trois fois tous les ans.

II, table (pour p. 274 à 281): Toutes sortes d'embellissemens et commodités pour l'exercice en favorisant la santé et les plaisirs feroient de Spa un objet de spéculation. Projets: allées ultérieures, bosquets, labyrinthes et berceaux, jardins pour plus d'abondance de fruits et de légumes, trottoirs, abolition de la mendicité, établissement d'un gymnase (utilité de la gymnastique: voir *Journal des savans*, janvier 1768, p. 260), bains d'eaux minérales, une maison [mont] de pitié ou d'emprunts sur gages sous intérêts non usuraires [cfr infra Mendicité].

Prison, détenus: II, p. 279: Il est bon d'avertir les étrangers que souvent les malheurs de prisonniers détenus en apparence pour des bagatelles, ou des gens déboutés de leurs biens, sont très mérités; et qu'en libérant de mauvais sujets, on expose le pays et même les pays étrangers à d'autres crimes de méchants élargis par pitié; ainsi, on ne doit pas s'incliner à des œuvres méritoires même, qu'après de suffisantes informations, non pas du premier venu qui a peut-être des raisons à les voir libérer, mais de plus d'une personne intègre et instruite.

¹⁴² Ce réservoir aurait été édifié en 1785, au lieu-dit *l'Abatis*; il devait servir à moudre en cas de sécheresse, et à être lâché en cas d'incendie. *Notes sur Spa*, extraites par Félix Delhasse des manuscrits de Jean-Louis Wolff et de Vincent Rousseau père et fils, s.l.n.d., p. 67. Mais il devait aussi servir à nettoyer la rivière chaque nuit. P. BERTHOLET, p. 133.

¹⁴³ Le prince-évêque Velbruck, dans un mandement du 29-3-1779, interdit à l'avenir les toits de paille et conseilla de remplacer ceux existants par des toits d'ardoises ou de tuiles. Le 26-5-1786, la Communauté emprunta 8.000 fl. pour financer ces remplacements lorsque les particuliers ne pouvaient les payer; ces derniers remboursaient 5% chaque année. P. BERTHOLET, p. 135-136.

Mendicité, mont de piété: II, p. 279: (Le mieux seroit de couper le mal dans sa racine,) en subvenant aux besoins de ceux du lieu; et en n’y admettant pas de pauvres étrangers sans de bons témoignages de besoin pour leur santé, ou d’autres raisons¹⁴⁴.

Un mont de piété, dont l’invention fut de remédier aux prêts usuraires des Juifs – on pourroit ajouter: et de tant d’autres, non moins à craindre que des voleurs de grands chemins – ne seroit-il pas un établissement bien avantageux dans un lieu tel que Spa, ou à peu de distance pour que les emprunteurs ne fussent pas reconnus?

Théâtre, mœurs: II, p. 280: Un projet de faire veiller à tout ce qui peut tendre à la corruption, comme des pièces de théâtre où, sous prétexte de liberté, la pudeur est choquée, seroit bien intéressant pour Spa, où des parents craignent d’y conduire de jeunes gens, comme dans un lieu de corruption.

Géologie régionale, bois fossiles: II, p. 289: Les matières les plus communes du sol peuvent fournir, comme celles d’autres contrées, des preuves de l’ancien état et des révolutions diverses du globe; les substances mêmes qui se trouvent par couches pour ainsi dire partout, comme des schistes, des cailloux, des tourbes dans le territoire de Spa, du sable, de la pierre calcaire, du marbre, des grès, des veines de houille, des mines de fer et de plomb dans celui de Theux, prouvent leur formation par des filons ou des couches y laissées par toute sorte de révolutions du globe, soit par des englutissemens, soit par des dépôts – les argiles. Les bancs horizontaux ne peuvent avoir été formés que d’une de ces causes; le sable amené par l’eau à ses bords; les eaux minérales même, dont le gaz, le fer. Les rochers à découverts dans le fond de la rivière, ceux coupés sur les bords dans quelques endroits comme à Renonfosse [Rainonfosse à Theux] et sous le pont de Marché [Theux] et ailleurs, sont les restes de ce qui en est emporté par le courant de la rivière qui s’y est creusé un lit comme on le voit presque par tout le globe.

p. 292: Des lits de cailloux sous deux ou trois pieds de terre végétale et autre, et qu’on voit aux côtés coupés du lit de la rivière, sont là comme presque par tout l’univers, des apparences que dans ces endroits aujourd’hui fertiles ont roulé autrefois des rivières; comme vers Theux et ailleurs la pierre calcaire et quelques empreintes coquillaires [montrent] que ce fut autrefois le lit de la mer.

Les lits de divers corps, d’argile, de schiste semblent y montrer les effets de plusieurs inondations par les eaux de la mer; les lits de cailloux, la variation du cours des rivières; les blocs perpendiculaires des rochers, des tremblements de terre ou autres...

Si ces idées ont tenu lieu de preuves à faire remonter l’ancienneté du globe à des cent milliers d’années; ne pourroit-on pas avec tout autant de raison soutenir la possibilité de révolutions d’autant plus fortes et plus terribles que le globe étoit plus près de son existence.

¹⁴⁴ La Société d’Émulation de Liège avait organisé en 1785 un concours sur la suppression de la mendicité. J.-P. de Limbourg y participa. Il proposa notamment un moyen tellement révolutionnaire – taxer à au moins 2 % tous les biens et revenus superflus – que son Mémoire fut aussitôt écarté pour le prix... Cfr P. BERTHOLET, *Quels seraient les meilleurs moyens d’extirper la mendicité de la ville et du pays de Liège? Idées sociales, économiques, politiques et médicales du médecin theutois Jean-Philippe de Limbourg (1785)*, in *B.I.A.L.*, t. 102, 1990, p. 5-59.

Les tourbières des environs de Spa où se trouvent des bois engloutis.

Les bois fossiles trouvés dans le terrain fangeux (qui sert de fondement à l'hôtel nommé le grand hôtel¹⁴⁵) et parmi lesquels il y en avoit de ceux de plusieurs pieds de circonférence, couchés et couverts de plusieurs pieds de cette terre fangeuse, étoient entiers et d'un noir violet, ressemblant à quelques bois des Indes et durs comme de l'ébène, ayant une odeur comme d'une viande salée; qui dépendoit probablement d'une matière bitumeuse; ce sont probablement des arbres renversés par de grands vents et recouverts de terre dont ils auront été ensevelis dans des temps bien plus anciens que Spa et pénétrés d'une matière bitumeuse qui suinte de divers végétaux.

Visite de Theux: II, p. 290: L'église paroissiale est antique; ce seroit un beau vase et une belle église, si l'on en ôtoit ces lourdes colonnes [!]. Le tableau du grand autel est une belle peinture; des connoisseurs l'ont crue de Rubens ou une copie d'un de ses élèves. On le croit de Fisen, célèbre peintre liégeois¹⁴⁶.

L'église des Religieuses, quoique très petite, est d'une belle architecture¹⁴⁷. Sa forme carrée, y compris le chœur, est remarquable. Un demi-dôme élevé sur quatre colonnes, ne l'est pas moins par les emblèmes les plus caractéristiques et les plus simples de la divinité qui y sont peints: un globe de feu et de lumière, dont les rayons percent les nuages, anime et éclaire; et figure l'Être intelligent et bon par excellence.

Histoire de Theux, industrie du fer: II, p. 283: Il se pourroit que le Marquisat de Franchimont et Theux avec ses forêts fussent alors séparés, Franchimont à un marquis, Theux à un Roi d'Austrasie. Voir si Franchimont fut érigé en Marquisat l'an 913 par Charles le simple, Roi de France, en faveur du comte Raignier, suivant quelques documens; voir si la terre appartenoit à ce seigneur ou si elle lui fut cédée par ce Roi, qui lui auroit cédé aussi l'an 915 la forêt de Theux.

II, p. 291: L'ancienneté de Theux se perd dans l'obscurité des temps. Une voûte et des fondements découverts en 1759 ou 60, en enlevant les terres des deux jardins entre l'église et la maison pastorale pour y faire la place qui y est à présent prouvent qu'il y avoit eu là-même des bâtiments sur les débris desquels étoient des jardins¹⁴⁸. Mais depuis quand ce changement et quelle date avoient les bâtiments? C'est ce qu'on ignore. Il ne s'y trouva ni médailles ni aucun autre renseignement; des coques d'œufs non altérées et un ciment extrêmement dur qui pouvoit faire soupçonner une construction des temps très éloignés.

¹⁴⁵ Les fondations avaient été creusées dans la tourbe d'une prairie en 1768. Les travaux furent suspendus pendant quatre ans parce qu'on croyait qu'ils provoquaient le tarissement des eaux du Pouhon; jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que la cause se trouvait dans ceux entrepris par Hubert Lefin, ruelle Dundas. G.-E. JACOB, *Les rues...*, p. 82.

¹⁴⁶ Elle est en effet de Lambert Fisen; elle avait été placée en 1695 dans le retable du maître-autel et avait coûté cher: 150 écus. P. BERTHOLET et P. HOFFSUMMER, p. 200-201.

¹⁴⁷ La chapelle des Dominicaines, construite en 1772 sur les plans de l'architecte liégeois Barthélemy Digneffe, n'existe plus; elle se trouvait à l'emplacement de l'école communale de Theux, rue Hovémont.

¹⁴⁸ Cet endroit n'a jamais été fouillé. Les fouilles de l'église et du fief de Fexhe en face de l'église ont montré qu'on se trouvait là au centre de l'agglomération mérovingienne et carolingienne. Cfr P. BERTHOLET et P. HOFFSUMMER, 1986, p. 76-79 et P. BERTHOLET, *La Tour de Fexhe*, in *Cent cinquante ans de fouilles archéologiques dans l'entité de Theux*, Theux, 1997, catalogue d'exposition, p. 38-44.

On m'a dit qu'en creusant le lit de la chaussée de Theux à Oneux, on a découvert des vases antiques comme des soucoupes¹⁴⁹.

II, table, p. 338-339: Les restes de fourneaux et forges sur les montagnes des environs ne feront pas supposer une date à laquelle on fait remonter les moulins à blé à eau au 6^e siècle, selon Desaguliers, ni ceux à vent au 12^e; car dès que ceux à eau eurent lieu au 6^e pour les moulins à blé; rien n'empêchoit de s'en servir en même temps à Theux; il est présomptueux que les moulins à vent avoient lieu pour les forges avant ceux à eau; ou qu'elles alloient à bras, sur les lieux des mines.

La combinaison de diverses singularités, le nom, la pierre – si la pierre est erronée, quoique dans quelques livres, les Délices, etc..., qu'on le fasse savoir¹⁵⁰ –, les rations [?, lecture douteuse, abréviation de “traditions”?], le nom de Theux, peut-être par corruption de Theut, qui signifie dieu, ou hermès (quelque part j'ai vu que les anciens allemands se disoient descendus du dieu Theut et de son fils Mann, voir Tacite et Horace Epod. XVI); le choix des patrons de l'Eglise paroissiale, SS Hermès et Alexandre, dont les noms sont ceux de saints de l'Eglise Romaine, mais qui répondent à ceux d'antiques personnages, le premier à Hermès le Mercure ou le Thot des Egyptiens, et le second à un Alexandre le Grand, comme pour faire allusion à l'ancienneté, à l'ancienne bravoure et peut-être à quelque ancienne divinité du lieu, dont on ne connoit pas la date, son ancienne supériorité encore subsistante sur le reste du Marquisat dont il est le chef-ban, et la proximité du château, ces circonstances, ajoutées à l'ancienne tradition que Theux étoit autrefois ville close et aux restes encore visibles de ses forges et fourneaux sur les hauteurs du temps que ces usines alloient au vent ou à bras, donnent quelque vraisemblance à des conjectures que des spéculateurs de l'antiquité de Theux [ont eues].

II, p. 292: Aux deux côtés de la rivière, à la séparation des bans de Theux et de Spa [à Marteau], à l'extrémité du territoire de Spa, [se trouve] un fourneau qui y a été bâti à neuf en 1788 sur le fond d'un ancien qui étoit croulé; et par sa réédification, celui qui étoit encore près de Theux lors de la 2^e édition des *Amusemens* a été jeté bas¹⁵¹.

¹⁴⁹ Un cimetière gallo-romain a en effet été traversé par la chaussée de Theux à Verviers, édifiée de 1769 à 1771. Cfr P. BERTHOLET, *Les sites gallo-romains de la commune de Theux découverts au XIX^e s: état des connaissances et perspectives de recherche*, in *B.S.V.A.H.*, t. 63, p. 46 et ss.

¹⁵⁰ D'après de SAUMERY, *Les délices du País de Liège*, t. III, Liège, 1743, p. 244, la pierre dont il s'agit est celle fixée dans le mur ouest de la tour de l'église de Theux, à gauche des marches extérieures du parvis; on y lit: *ici repos Helman Pison, l'an 600*. Saumery lui-même reconnaît qu'on aurait pu oublier le millier, soit 1600; mais il dit que la pierre était là avant cette année et qu'elle porte les traces d'une ancienneté incontestable. Comme l'a fort bien signalé Philippe de LIMBOURG, *Monographie de l'Eglise St-Alexandre et St-Hermès à Theux*, in *B.I.A.L.*, t. XII, 1874, p. 63-65, le tailleur de pierre a écrit, sans doute par maladresse, IA^o 600 pour A^o I600 (Anno 1600); un Helman Pison est d'ailleurs décédé en 1599.

¹⁵¹ Fourneau de Jusleville, d'Edmond Fyon, près du manège de Forges Thiry. Le nouveau fourneau de Marteau fonctionnera jusqu'en 1817 puis sera converti en moulin à farine; il appartenait à Jean-Philippe et Jean-Baptiste de Limbourg...

Pierres meulières à Polleur: II, fin du volume, et feuillet détaché: La pierre meulière qu'on trouve près de Polleur¹⁵² et qu'on exploite pour les moulins non seulement du Franchimont mais aussi pour d'autres parties du pays, est une production du genre des silex. Je les croyois de silex réunis par une nouvelle pétrification.

On l'a connaît vulgairement sous le nom de quartz carié; mais bien examinée d'après Mr Guettard, elle [est] du genre des silex et ne diffère des autres silex que par ses cavités plus ou moins grandes. *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris*, année 1758. En effet, le vrai quartz ne se rencontre jamais dans les pays calcaires, tandis que les silex s'y trouvent toujours, et toutes les pierres meulières des environs de Paris, celles de la Ferté, etc..., dont on tire les meilleures meules, sont toutes des pays calcaires. Il est cependant singulier que le silex soit en si grande masse. Mais dans les crayes et pays à craye, il est si abondant qu'on retrouve les bancs prolongés à des distances immenses. La théorie de sa formation est encore absolument inconnue.

N.B. Je dois voir quel est le terroir, le sol où on trouve cette pierre à Polleur.

Les bancs de pierre meulière près Polleur sont très étendus, dans le bois de Chencul jusque vers Neaux [Eupen]. Il se trouve vers là des pierres calcaires connues près de Paris, des pierres crayeuses.

La calamine: II, p. 292: La calamine, qu'on nomme calamine blanche ou le *nihil album*, est l'espèce de partie blanche légère farineuse composée de zinc ou pierre calaminaire dans la confection de l'*orichelcum* sublimée dans la partie supérieure du fourneau. Et de même dans les fourneaux où on sépare l'argent du plomb, mais ce n'est qu'une fumée condensée du plomb.

N.B. Tous les 2 mois nous tirons du fourneau de la fonte des mines de fer des croûtes presque tout de zinc ou calamine qu'on vend les cent livres à 10 à 12 escalins à Aix-la-Chapelle ou à Stolberg; qu'on mêle de même que le zinc au cuivre rouge pour le rendre jaune; c'est un profit des fondeurs.

Chaussées romaines à Jalhay, Tongres, Hockai, Martelange: II, p. 293 et 299: On sait que de grands chemins militaires ont été construits dans les Gaules sous le règne d'Auguste.

Martelange: il y a un morceau d'ancienne chaussée romaine, qu'on dit aller des Pays-Bas sur Trèves. Je crois qu'il peut y en avoir eu deux branches réunies sur Trèves, l'une venant de Cologne, l'autre des Pays-Bas sur Tongres, de là à Trèves. Ce reste paraît encore près de Hockai et les paysans de Hockai vont y chercher de belles pierres à bâtir.

A une lieue de Jalhay, à la Spinette, forêt et pays de S.M.I., duché de Limbourg, il y a un reste de la chaussée romaine paroissant aller d'Aix-la-Chapelle vers Spa, Stavelo.

On voit à Tongres un pavé sous le pavé actuel, à quelque profondeur; on y voit des restes d'un pavé ou d'une chaussée de 80 lieues, de Tongres à Paris.

¹⁵² Au sommet de la heid de Chaumont. Cfr Louis BECKERS, *La Heid de Chaumont à Polleur*, in *Terre de Franchimont*, n° 9, juin 1998, p. 36-41.

On voit à une extrémité du ban de Jalhay un reste de chaussée romaine qui pourroit bien être un reste de la chaussée de Cologne vers Trèves.

Industries, géologie d'Aix-la-Chapelle, Clermont, Rance...: II, p. 294: Près d'Aix-la-Chapelle, il doit y avoir des mines d'acier dont le Baron de Geyr doit être le seul possesseur, avec privilège exclusif accordé par le Magistrat de cette ville pour une fabrique en fil d'acier et de divers ouvrages en acier.

Il doit avoir aussi une grande part dans la houillère de Buschmülher, qu'on dit abondante, joignante aux dites mines et fonderies d'acier.

Il y a de grands bancs de marbre depuis le village de Rance jusqu'au-delà de Givet. Auprès de Clermont, village du pays de Liège, il y a des bancs de corail ou de madrépores de plus de 60 pieds de hauteur.

Maestricht et environs, Montagne St-Pierre, pétrifications: table et II, p. 295: La montagne de Maestricht est distinguée par les pièces les plus rares de squelettes pétrifiés de grands animaux. Le squelette pétrifié chez Mr Godding, doyen de St-Servais, paroît être d'une baleine et non d'un crocodile¹⁵³.

Il y a aussi à Nederkan et Kan, deux villages à ½ lieue de Maestricht, des montagnes de la même nature et où il y a aussi des pétrifications de mêmes qualités; on y a aussi excavé une grotte.

La montagne de St Pierre, c'est une carrière, dont l'exploitation fait une allée ou une caverne, faite par l'extraction de belles pierres de taille, où deux ou trois charrettes peuvent aller de front. La grande s'étend, dit-on, presque jusqu'à Liège, au moins vis-à-vis de Visé. Vers 1778, on y a découvert de grands os pétrifiés, des mâchoires avec leurs dents. Les uns les ont pris pour des ossemens de crocodiles; le célèbre Camper réfuta cette opinion sans oser décider de quel animal ils étoient; ils semblent avoir appartenu aux amphibiens, *amphibia nantia* – peut-être pour *natantia*? – dont ils ont tous les caractères. (*Journal encyclopédique*, 15 janvier 1788, et Feller).

Phénomènes, faiseurs de tours,...: II, p. 301: Les ans 1783 et 1784, on y [à Spa] a vu un *Nécessaire universel*, chef d'œuvre d'une belle invention. L'an 1784, une négresse; le même an, le fameux Automate qui joue aux échecs. En 1786, des ballons aérostats¹⁵⁴. L'an 1787, une fille sans bras; Pégase dans les airs¹⁵⁵.

¹⁵³ A la rubrique Maestricht, Dethier signale: *Fameuses mâchoires de crocodiles, ou d'autres animaux aquatiques* (avec mention manuscrite en marge de Dethier: *c'est le nom que leur donne Mr Dewez*), d'un genre analogue, transportées au cabinet du jardin des plantes à Paris. L.-F. DETHIER, 1818, p. 42. Ouvrage truffé de notes de Dethier lui-même, conservé dans les archives de la famille de Limbourg à Theux.

¹⁵⁴ Cfr A. BODY, *Faits historiques et anecdotiques sur Spa. Lès ascensions aérostatiques à Spa*, II, p. 35-44.

¹⁵⁵ Nous avons reproduit plusieurs de ces publicités. P. BERTHOLET, p. 147-148, 150-151. Le nécessaire universel est un meuble portatif abritant tous les objets nécessaires à la vie quotidienne: lit, table servie, 6 chaises, bureau, bibliothèque, habits, linge, etc... Pégase dans les airs est un aérostat non habité ayant la forme d'un cheval. Voir aussi A. BODY, *Les spectacles d'autrefois à Spa*, II, p. 45-50.

La voix, ventriloquie: II, p. 299 et feuillet volant: [A propos d'un garçon qui imite parfaitement les animaux] Ces sons sont très différens de la voix; on remarqua qu'il tenoit la bouche ouverte et que ces sons se faisoient sans presque aucun mouvement des lèvres, mais qu'ils se faisoient du fond de la bouche par le larynx mu diversement par une sorte d'expiration et d'inspiration qui n'a lieu que dans les parties de la gorge, en sorte que ces sons semblent venir de loin ou de plus profond que la bouche, comme ils en viennent en effet par un apprentissage bien pénible.

Ce chant est une sorte de sifflement de l'air mu seulement dans la gorge; par un mouvement dans la *rima laryngis* qu'on apprend par des efforts à resserrer et à y attirer, et ensuite pousser l'air d'une méthode admirable mais par des efforts terribles, sans que l'action du poumon y ait part.

Les sons sont très différens de la voix... Le sr Meyer m'a dit le 28 août 1802 que pour le concert du lendemain il ne mangeroit rien du tout ce soir ni le lendemain jusqu'après le concert¹⁵⁶.

Victuailles, pâturages et moutons: II, p. 304-305: (On y voit un marché ambulante, de toutes sortes de Gibiers; de Truites, d'Ecrevisses, de Légumes, de Fruits, qu'on porte dans les rues, et même aux maisons particulières;) outre un marché à la Place de l'Entrepôt; où l'on étale des comestibles divers. Les viandes de boucherie y sont excellentes; le Bœuf, aussi bon que celui d'aucun pays; et le mouton, du moins celui de l'Ardenne, qui y est le plus commun, est le plus délicieux de l'Europe. On fera la même remarque sur le gibier des environs. (Il est d'une délicatesse supérieure à celui qu'on apporte de loin.) ... (Les petites Truites, qu'on peut avoir vivantes, de la rivière d'eau Vive, qui traverse Spa,) dans sa longueur; sont aussi plus délicates que ces belles Truites qu'on y apporte de Blanckenheim et des environs. Le lait et le beurre y sont excellents. Ces avantages sont dus aux qualités du sol, dit le Président. L'eau vive [deux mots rognés] répond à la rapidité du courant; la Truite est dans son élément. Les prairies, dans de bons fonds, un peu inclinés, produisent une excellente pâture. Et la sécheresse des Montagnes fournit la meilleure nourriture pour le gibier et le mouton. Voilà, ajouta-t-il, comme l'aridité même, d'une grande partie du pays, favorise jusqu'à la bonne chère; et c'est principalement aux montagnes et à leurs pentes, bien ménagées, qu'on en est redevable.

Je crois, dit le comte, que c'est au serpolet ou thim sauvage, qu'est due l'excellence des Moutons d'Ardenne. Les montagnes, de Spa et des environs; surtout à proportion qu'on avance vers le centre de l'Ardenne, sont chargées de cette plante; et c'est à son aromate qu'on doit sans doute leur goût exquis.

C'est encore là une erreur de préjugé; répondit le Président. J'ai observé de près des troupeaux de moutons, dit-il; ils broutent l'herbe, sans toucher parmi le serpolet. Ce n'est donc qu'à la vivacité de l'air et à la qualité sèche du pâturage qu'on doit la finesse et la délicatesse de leur chair.

¹⁵⁶ Ce nom n'est pas repris dans A. BODY, *Le théâtre et la musique à Spa au temps passé et au temps présent*, 2^e éd., Bruxelles, 1885, 245 p.

Diligences, postes: II, p. 307: Il y a ordinairement deux diligences [par jour], l'une sur Aix-la-Chapelle et l'autre sur Liège, pour la commodité des voyageurs sans leur propre équipage.

De Paris par Mons, Valenciennes, à Bruxelles: 34 ½ postes; de Bruxelles à Liège: 20 petites lieues ou 18 [postes?]; de Liège à Spa, 6 et ½ barrières, les barrières à 4 sous pour une voiture ou cabriolet à 2 chevaux; un sou pour un cavalier.

Dans le pays impérial, les chevaux de poste sont à 3 escalins et un escalin par poste au guide; on lui en donne plus souvent deux¹⁵⁷.

Le tourneur Lambert Xhrouet: II, p. 310: ... L'on a le souvenir encore récent de Lambert Xhrouet¹⁵⁸ que la supériorité de son talent dans cet art fit connaître et appeler plusieurs fois chez le Prince Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas à Bruxelles, mais [encore] jusqu'à Vienne où il eut l'honneur d'enseigner cet art à feu S.M. l'Empereur François I, et chez plusieurs Princes de l'Europe, chez le feu Margrave de Bareith et en Angleterre chez le duc de [blanc].

Quantité d'eaux de Spa qu'il faut boire, prise des eaux, rôle du médecin: II, p. 318: Cette règle [d'en boire autant que l'estomac pouvait en supporter] a subsisté jusqu'en 1749; un Médecin¹⁵⁹, ayant observé quelques effets sinistres, à la suite de ces prodigieuses quantités d'eau, s'avisait d'en restreindre l'usage à un petit nombre de verres, pour commencer; augmentant de quelques verres de plus graduellement; et l'attention d'y employer un plus long terme de leur usage et plus de lenteur à boire le nombre de verres prescrit. Il s'en trouva si bien; que sa méthode, publiée par un Traité sur les Eaux en 1751¹⁶⁰, fut adoptée généralement; et depuis cette époque, on ne voit plus aux Eaux d'autres accidens que (ceux qui proviennent des maladies mêmes qu'on y apporte; de l'exposition indiscrete aux injures du temps), de faute dans le genre de vie, ou de mauvaise méthode dans la cure.

II, 200: Le lendemain, au moment que j'arrivoi à la Sauvenière, je reçus la visite du médecin; il m'indiqua non seulement la mesure du verre avec lequel je devois boire, mais [aussi le nombre]; le nombre alloit depuis trois jusqu'à huit, y compris le dernier de la fontaine de Groesbeeck, qui est tout près de celle-là; il me dit que dans 8 ou 10 jours il me feroit passer à une autre fontaine. Il me donna aussi mon régime de vivre. A l'égard des Eaux, il faut savoir que ni le choix des sources, ni la manière d'en faire usage, ne sont pas les mêmes pour toutes les incommodités, et que c'est l'affaire du médecin de prononcer sur cet objet. On pourroit en dire autant du régime.

¹⁵⁷ Voir Jean GILLES et Georges E. JACOB, *La poste aux lettres à Spa*, in *Les Bobelins*, p. 127-145.

¹⁵⁸ Il était mort à Spa le 21 avril 1781.

¹⁵⁹ Il s'agit bien entendu de Jean-Philippe de Limbourg...

¹⁶⁰ En fait 1754: Jean-Philippe de LIMBOURG, *Traité des eaux minérales de Spa*, Leide, 1754, 354 p. Une deuxième édition revue est parue à Liège en 1756.

Dépenses d'une saison: [Celle du simple nécessaire, pour 50 jours et 1000 maîtres avec leur domestique, s'élève en une saison à 500.000 francs.] Si l'on y ajoute celles des bals, des spectacles, des promenades un peu éloignées et d'autres objets de jouissances de luxe, ou de parties de plaisir; l'on peut supposer la dépense de chaque maître avec son domestique d'un louis par jour, ce qui importe pour mille maîtres en 50 jours, cinquante mille louis; un million de francs argent de Liège; ou douze cents cinquante mille livres de France. Et c'est (non compris les articles extraordinaires, qu'on ne pourroit pas évaluer) et sans vouloir assujettir à un calcul l'état des personnes des premiers rangs.

Epilogue: feuillet détaché: J'ai la satisfaction de voir à la fin de ma longue carrière que ce n'est point Spa, c'est-à-dire ses eaux qui m'en détachent mais mon impuissance par Loi de la nature. Je quitte Spa, ce n'est pas lui, c'est-à-dire les Eaux qui me quittent.



*Portrait de Lambert Xhrouet
(photo coll. Musée de la Ville
d'eaux)*